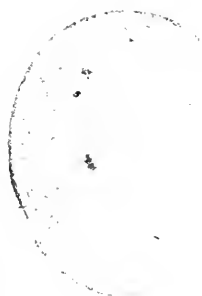




N^o 9511



Library
of the
University of Toronto





LES
CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

PREMIÈRE PARTIE.

100

100

100

100

100

LES
CONFESSIONS
DE

J. J. ROUSSEAU.

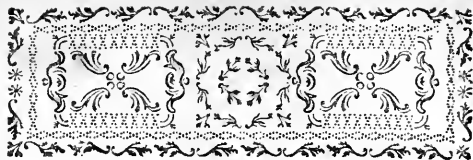
PREMIÈRE PARTIE.



À GENÈVE.

M. DCC. LXXXII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



L E S

CONFESSIONS

D E

J. J. ROUSSEAU.



LIVRE PREMIER.

JE forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur & je connois les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au

1re Partie,

A

moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait , ce que j'ai pensé , ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais , rien ajouté de bon , & s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent , ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savois avoir pu l'être , jamais ce que je savois être faux. Je me suis montré tel que je fus , méprisable & vil quand je l'ai été , bon , généreux , sublime , quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel , rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes Confessions , qu'ils gémissent de mes indignités , qu'ils rougissent de mes miseres. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité , &

puis qu'un seul te dise, s'il l'ose; *je fus meilleur que cet homme là.*

Je suis né à Geneve en 1712 d'*Isaac Rousseau* Citoyen, & de *Susanne Bernard* Citoyenne; un bien fort médiocre à partager entre quinze enfans, ayant réduit presque à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour subsister que son métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Ministre *Bernard*, étoit plus riche, elle avoit de la sagesse & de la beauté: ce n'étoit pas sans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé presque avec leur vie: dès l'âge de huit à neuf ans ils se promenoient ensemble tous les soirs sur la Treille; à dix ans ils ne pouvoient plus se quitter. La sympathie, l'accord des ames affermit en eux le sentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & sensibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même disposition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jetta son cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le recevoir. Le sort qui sembloit contrarier leur passion, ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant

obtenir sa maîtresse, se consumoit de douleur; elle lui conseilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea sans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve il ne restoit qu'à s'aimer toute la vie; ils le jurèrent, & le Ciel bénit leur serment.

Gabriel Bernard, frere de ma mere, devint amoureux d'une des sœurs de mon pere, mais elle ne consentit à épouser le frere qu'à condition que son frere épouserait la sœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages se firent le même jour. Ainsi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes cousins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année; ensuite il fallut encore se séparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur: il alla servir dans l'Empire & en Hongrie sous le Prince Eugene. Il se distingua au siège & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naissance de mon frere unique, partit pour Constantinople où il étoit appelé, & devint Horloger du Sérail. Durant son absence, la beauté de ma mere, son esprit,

ses talens (*), lui attirerent des hommages. Monsieur de la Cloſure, Réſident de France, fut des plus empreſſés à lui en offrir. Il falloit que ſa paſſion fût vive, puisſqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimoit tendrement ſon mari; elle le preſſa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le triſte fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme & malade; je coûtai la vie à ma mere, & ma naiſſance fut le premier de mes malheurs.

(*) Elle en avoit de trop brillans pour ſon état; le Miniſtre ſon pere qui l'adoroit, ayant pris grand ſoin de ſon éducation. Elle deſſinoit, elle chanroit, elle s'accompagnoit du Théorbe, elle avoit de la lecture & faiſoit des vers paſſables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'abſence de ſon frere & de ſon mari, ſe promenant avec ſa belle-ſœur & leurs deux enfans, ſur un propos que quelqu'un lui tint à leur ſujet.

Ces deux Meſſieurs qui ſont abſens

Nous ſont chers de bien des manieres :

Ce ſont nos amis, nos amans;

Ce ſont nos maris & nos freres;

Et les peres de ces enfans.

Je n'ai pas su comment mon pere supporta cette perte ; mais je fais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyoit la revoir en moi , sans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée ; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs , à ses convulsives étreintes , qu'un regret amer se méloit à ses caresses ; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me disoit : Jean Jacques , parlons de ta mere ; je lui disois ; hé bien , mon pere , nous allons donc pleurer ; & ce mot seul lui tiroit déjà des larmes. Ah ! disoit-il en gémissant ; rends-la moi , console - moi d'elle , remplis le vide qu'elle a laissé dans mon ame. T'aimerois-je ainsi si tu n'étois que mon fils ? Quarante ans après l'avoir perdue , il est mort dans les bras d'une seconde femme , mais le nom de la premiere à la bouche , & son image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis , un cœur sensible est le seul qu'ils me laisserent ; mais il avoit fait leur bonheur , & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né presque mourant ; on espiroit peu de me conserver. J'apportai le

germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des relâches que pour me laisser souffrir plus cruellement d'une autre façon. Une sœur de mon pere, fille aimable & sage, prit si grand soin de moi qu'elle me sauva. Au moment où j'écris ceci elle est encore en vie, soignant à l'âge de quatre-vingt ans un mari plus jeune qu'elle, mais usé par la boisson. Chere tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai aussi ma mie Jaqueline encore vivante, saine & robuste. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naissance, pourront me les fermer à ma mort.

Je sentis avant de penser ; c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans : je ne fais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que de mes premieres lectures & de leur effet sur moi : c'est le tems d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mere avoit laissé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après

sou pé, mon pere & moi. Il n'étoit question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amufans ; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lifions tour-à-tour fans relâche , & paſſions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere , entendant le matin les hirondelles , diſoit tout honteux : allons nous coucher , je ſuis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuſe méthode , non ſeulement une extrême facilité à lire & à m'entendre , mais une intelligence unique à mon âge ſur les paſſions. Je n'avois aucune idée des choſes , que tous les ſentimens m'étoient déjà connus. Je n'avois rien conçu ; j'avois tout ſenti. Ces émotions confuſes que j'éprouvai coup ſur coup n'altéroient point la raiſon que je n'avois pas encore ; mais elles m'en formerent une d'une autre trempe , & me donnerent de la vie humaine des notions bizarres & romaneſques , dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver ſuivant ce fut autre cho-

se. La bibliothèque de ma mere épuisée, on eut recours à la portion de celle de son pere qui nous étoit échue. Heureusement il s'y trouva de bons livres; & cela ne pouvoit gueres être autrement; cette bibliothèque ayant été formée par un Ministre, à la vérité, & savant même; car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'esprit. L'histoire de l'Eglise & de l'Empire par le Sueur, le discours de Bossuet sur l'histoire universelle, les hommes illustres de Plutarque, l'histoire de Venise par Nani, les métamorphoses d'Ovide, La Bruyere, les mondes de Fontenelle, ses Dialogues des morts, & quelques tomes de Moliere, furent transportés dans le cabinet de mon pere, & je les lui lisois tous les jours durant son travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque, sur-tout, devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenois à le relire sans cesse me guérit un peu des Romans, & je préfèrai bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnoient entre mon pere & moi se forma cet esprit libre &

républicain , ce caractère indomptable & fier , impatient de joug & de servitude qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome & d'Athènes ; vivant , pour ainsi dire , avec leurs grands hommes , né moi-même Citoyen d'une république , & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte passion , je m'en enflammois à son exemple ; je me croyois Grec ou Romain ; je devenois le personnage dont je lisois la vie : le récit des traits de constance & d'irrépudité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'aventure de Scevola , on fut effrayé de me voir avancer & tenir la main sur un réchaud pour représenter son action.

J'avois un frere plus âgé que moi de sept ans. Il apprenoit la profession de mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faisoit un peu négliger , & ce n'est pas cela que j'approuve. Son éducation se sentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage , même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître,

d'où il faisoit des escapades, comme il en avoit fait de la maison paternelle. Je ne le voyois presque point : à peine puis-je dire avoir fait connoissance avec lui : mais je ne laissois pas de l'aimer tendrement, & il m'aimoit, autant qu'un polisson peut aimer quelque chose. Je me souviens qu'une fois que mon pere le châtoit rudement & avec colere, je me jettai impétueusement entre deux l'embrassant étroitement. Je le couvris ainsi de mon corps recevant les coups qui lui étoient portés, & je m'obstinai si bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon pere lui fît grace, soit défarmé par mes cris & mes larmes, soit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna si mal qu'il s'enfuit & disparut tout-à-fait. Quelque tems après on fut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une seule fois. On n'a plus eu de ses nouvelles depuis ce tems-là, & voilà comment je suis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainsi de son frere, & les enfans des Rois ne sauroient être soignés avec plus de zele que je le fus durant mes premiers ans, ido-

lâtré de tout ce qui m'environnoit , & toujours , ce qui est bien plus rare , traité en enfant chéri , jamais en enfant gâté. Jamais une seule fois , jusqu'à ma sortie de la maison paternelle , on ne m'a laissé courir seul dans la rue avec les autres enfans : jamais on n'eut à réprimer en moi ni à satisfaire aucune de ces fantasques humeurs qu'on impute à la nature , & qui naissent toutes de la seule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard , gourmand , quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits , des bonbons , de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaisir à faire du mal , du dégât , à charger les autres , à tourmenter de pauvres animaux. Je me souviens pourtant d'avoir une fois pissé dans la marmite d'une de nos voisines appelée Madame Clot , tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce souvenir me fait encore rire , parce que Madame Clot , bonne femme au demeurant , étoit bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique histoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment serois-je devenu méchant , quand je n'avois sous les yeux que des

exemples de douceur , & autour de moi que les meilleures gens du monde ? Mon pere , ma tante , ma mie , mes parens , nos amis , nos voisins , tout ce qui m'environnoit ne m'obéissoit pas à la vérité , mais m'aimoit ; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient si peu excitées & si peu contrariées qu'il ne me venoit pas dans l'esprit d'en avoir. Je puis jurer que jusqu'à mon asservissement sous un maître , je n'ai pas su ce que c'étoit qu'une fantaisie. Hors le tems que je passois à lire ou écrire auprès de mon pere , & celui où ma mie me menoit promener , j'étois toujours avec ma tante , à la voir broder , à l'entendre chanter , assis ou debout à côté d'elle , & j'étois content. Son enjouement , sa douceur , sa figure agréable , m'ont laissé de si fortes impressions , que je vois encore son air , son regard , son attitude ; je me souviens de ses petits propos caressans : je dirois comment elle étoit vêtue & coiffée , sans oublier les deux crochets que ses cheveux noirs faisoient sur ses tempes , selon la mode de ce tems-là.

Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la mu-

sique qui ne s'est bien développée en moi que long-tems après. Elle savoit une quantité prodigieuse d'airs & de chansons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La sérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la tristesse. L'attrait que son chant avoit pour moi fut tel que non-seulement plusieurs de ses chansons me sont toujours restées dans la mémoire ; mais qu'il m'en revient même , aujourd'hui que je l'ai perdue , qui , totalement oubliées depuis mon enfance , se retracent à mesure que je vieillis , avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi , vieux radoteur , rongé de soucis & de peines , je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmotant ces petits airs d'une voix déjà cassée & tremblante ? Il y en a un surtout , qui m'est bien revenu tout entier , quant à l'air ; mais la seconde moitié des paroles s'est constamment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler , quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes. Voici le commencement , & ce que j'ai pu me rappeler du reste.

Tircis , je n'ose
 Ecouter ton chalumeau
 Sous l'Ormeau ;
 Car on en cause
 Déjà dans notre hameau :

.
 . : . . un Berger
 s'engager
 sans danger ;

Et toujours l'épine est sous la rose.

Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson : c'est un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin, sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projeté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles, si tant est que quelqu'un les connoisse encore. Mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeler cet air s'évanouiroit en partie, si j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suson* l'ont chanté.

Telles furent les premières affections de mon entrée à la vie ; ainsi commençoit à se former ou à se montrer en moi ce cœur à la fois si fier & si tendre, ce caractère efféminé, mais pour-

tant indomptable, qui, flottant toujours entre la foiblesse & le courage, entre la mollesse & la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, & a fait que l'abstinence & la jouissance, le plaisir & la sagesse, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les suites ont influé sur le reste de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M. G***., Capitaine en France, & apparenté dans le Conseil. Ce G***., homme insolent & lâche, faigna du nez, & pour se venger accusa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere, qu'on voulut envoyer en prison, s'obstinait à vouloir que, selon la loi, l'accusateur y entrât aussi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux sortir de Geneve & s'expatrier pour le reste de sa vie, que de céder sur un point où l'honneur & la liberté lui paroissent compromis.

Je restai sous la tutelle de mon oncle *Bernard* alors employé aux fortifications de Geneve. Sa fille aînée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis ensem-

ble à Bosſey en penſion chez le Miniſtre *Lambergier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne ſous le nom d'éducation.

Deux ans paſſés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenerent à l'état d'enfant. A Geneve où l'on ne m'impoſoit rien, j'aimois l'application, la lecture, c'étoit preſque mon ſeul amuſement. A Bosſey le travail me fit aimer les jeux qui lui ſervoient de relâche. La campagne étoit pour moi ſi nouvelle que je ne pouvois me laſſer d'en jouir. Je pris pour elle un goût ſi vif qu'il n'a jamais pu ſ'éteindre. Le ſouvenir des jours heureux que j'y ai paſſés m'a fait regretter ſon ſéjour & ſes plaiſirs dans tous les âges, juſqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambergier* étoit un homme fort raiſonnable, qui, ſans négliger notre inſtruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il ſ'y prenoit bien eſt que, malgré mon averſion pour la gêne, je ne me ſuis jamais rappellé avec dégoût mes heures d'étude, & que, ſi je n'appris pas de lui beaucoup de choſes, ce que j'ap-

pris je l'appris sans peine , & n'en ai rien oublié.

La simplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix inestimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Jusqu'alors je n'avois connu que des sentimens élevés , mais imaginaires. L'habitude de vivre ensemble dans un état paisible m'unit tendrement à mon cousin *Bernard*. En peu de tems j'eus pour lui des sentimens plus affectueux que ceux que j'avois eu pour mon frere , & qui ne se sont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué , fort fluët , aussi doux d'esprit que foible de corps , & qui n'abusoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maison , comme fils de mon tuteur. Nos travaux , nos amusemens , nos goûts étoient les mêmes ; nous étions seuls ; nous étions de même âge ; chacun des deux avoit besoin d'un camarade : nous séparer étoit en quelque sorte nous anéantir. Quoique nous eussions peu d'occasions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre , il étoit extrême , & non-seulement nous ne pouvions vivre un instant séparés , mais nous n'imaginions pas que nous pussions jamais l'être.

Tous deux d'un esprit facile à céder aux caresses , complaisans quand on ne vouloit pas nous contraindre , nous étions toujours d'accord sur tout. Si , par la faveur de ceux qui nous gouvernoient , il avoit sur moi quelque ascendant sous leurs yeux ; quand nous étions seuls j'en avois un sur lui qui rétablissoit l'équilibre. Dans nos études , je lui soufflois sa leçon quand il hésitoit ; quand mon thème étoit fait , je lui aidais à faire le sien , & dans nos amusemens mon goût plus actif lui servoit toujours de guide. Enfin nos deux caractères s'accordoient si bien , & l'amitié qui nous unissoit étoit si vraie , que dans plus de cinq ans que nous fûmes presque inséparables tant à Bossey qu'à Geneve , nous nous battîmes souvent , je l'avoue ; mais jamais on n'eut besoin de nous séparer , jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure , & jamais une seule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accusation. Ces remarques sont , si l'on veut , puériles , mais il en résulte pourtant un exemple peut-être unique , depuis qu'il existe des enfans.

La maniere dont je vivois à Bossey,

me convenoit si bien , qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer absolument mon caractère. Les sentimens tendres , affectueux , paisibles , en faisoient le fond. Je crois que jamais individu de notre espece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des mouvemens sublimes , mais je retombois aussi-tôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes desirs. J'étois doux , mon cousin l'étoit ; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin ni victime d'un sentiment violent. Tout nourrissoit dans mon cœur les dispositions qu'il reçut de la nature. Je ne connoissois rien d'aussi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute chose. Je me souviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchisme , rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'hésiter , que de voir sur le visage de Mlle. *Lamercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela seul m'affligoit plus que la honte de manquer en public , qui m'affectoit pourtant extrêmement : car quoique peu sensible aux

louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des réprimandes de Mlle. *Lamercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au besoin de sévérité, non plus que son frere : mais comme cette sévérité, presque toujours juste, n'étoit jamais emportée, je m'en affligois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le signe du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il est embarrassant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeunesse si l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indistinctement & souvent indiscretement ! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple aussi commun que funeste, me fait résoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lamercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit aussi l'autorité, & la portoit quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions mérita-

tée. Assez long-tems elle s'en tint à la menace , & cette menace d'un châti-
ment tout nouveau pour moi me sem-
bloit très-effrayante ; mais après l'exé-
cution , je la trouvai moins terrible à
l'épreuve que l'attente ne l'avoit été ,
& ce qu'il y a de plus bizarre est que
ce châtiment m'affectionna davantage
encore à celle qui me l'avoit imposé.
Il falloit même toute la vérité de cette
affection & toute ma douceur naturelle
pour m'empêcher de chercher le retour du
même traitement en le méritant : car
j'avois trouvé dans la douleur , dans la
honte même , un mélange de sensua-
lité qui m'avoit laissé plus de desir que
de crainte de l'éprouver de rechef par
la même main. Il est vrai que , comme
il se mêloit sans doute à cela quelque
instinct précoce du sexe , le même châ-
timent reçu de son frere , ne m'eût
point du tout paru plaisant. Mais de
l'humeur dont il étoit , cette substitu-
tion n'étoit gueres à craindre , & si je
m'abstenois de mériter la correction ,
c'étoit uniquement de peur de fâcher
Mlle. *Lamercier* ; car tel est en moi
l'empire de la bienveillance , & même

de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois sans la craindre arriva sans qu'il y eût de ma faute, c'est-à-dire de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en sûreté de conscience. Mais cette seconde fois fut aussi la dernière : car Mlle. *Lambertier* s'étant sans doute apperçue à quelques signes que ce châtiment n'alloit pas à son but, déclara qu'elle y renonçoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions jusques-là couché dans sa chambre, & même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus désormais l'honneur, dont je me ferois bien passé, d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant, reçu à huit ans par la main d'une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes desirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, & cela, précisément dans le sens contraire à ce qui devoit s'ensuivre naturellement ? En même tems que mes sens furent allumés, mes desirs prirent si bien le

change, que, bornés à ce que j'avois éprouvé, ils ne s'aviserent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance, je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs se développent. Tourmenté long-tems, sans savoir de quoi, je dévorais d'un œil ardent les belles personnes; mon imagination me les rappelloit sans cesse; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoiselles *Lambercier*.

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours persistant, & porté jusqu'à la dépravation, jusqu'à la folie, m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il sembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeste & chaste, c'est assurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas seulement des personnes d'une sagesse exemplaire, mais d'une réserve que depuis long tems les femmes ne connoissent plus. Mon pere, homme de plaisir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus des propos dont une vierge eût pu rougir; & jamais on n'a
poussé

pouffé plus loin que dans ma famille & devant moi le refpect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lamercier* fur le même article, & une fort bonne fervante y fut mife à la porte, pour un mot un peu gail-
lard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-feulement je n'eus jufqu'à mon adolescence aucune idée diftincte de l'union des sexes; mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que fous une image odieufe & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'eft jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché fans dédain, fans effroi même: car mon averfion pour la débauche alloit jufques-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faisoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes, me revenoit auffi toujours à l'efprit en pensant aux autres, & le cœur me foulevoit à ce feul fouvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premières explosions d'un tempérament combuftible, furent aidés, comme j'ai dit, par

la diversion que firent sur moi les premières pointes de la sensualité. N'imaginant que ce que j'avois senti; malgré des effervescences de sang très incommodes, je ne savois porter mes desirs que vers l'espèce de volupté qui m'étoit connue, sans aller jamais jusqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïssable, & qui tenoit de si près à l'autre, sans que j'en eusse le moindre soupçon. Dans mes sottes fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginaiement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fût propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-seulement donc c'est ainsi qu'avec un tempérament très-ardent, très-lascif, très-précoce, je passai toutefois l'âge de puberté sans désirer, sans connoître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mlle *Lamercier* m'avoit très innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, c'est encore ainsi que ce qui devoit me perdre, me conserva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir s'associa tellement à l'autre, que je ne pus jamais

l'écarter des desirs allumés par mes sens ; & cette folie , jointe à ma timidité naturelle , m'a toujours rendu très peu entreprenant près des femmes , faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire ; l'espece de jouissance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être usurpée par celui qui la desire , ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter & à me taire auprès des personnes que j'aimois le plus. N'osant jamais déclarer mon goût je l'amusais du moins par des rapports qui m'en conservoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse , obéir à ses ordres , avoir des pardons à lui demander , étoient pour moi de très-douces jouissances , & plus ma vive imagination m'enflammoit le sang , plus j'avois l'air d'un amant transi. On conçoit que cette maniere de faire l'amour n'amene pas des progrès bien rapides , & n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en font l'objet. J'ai donc fort peu possédé , mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma maniere ; c'est-à-dire , par l'imagination. Voilà comment mes sens , d'accord avec mon humeur timide & mon

esprit romanesque, m'ont conservé des sentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui, peut-être avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obscur & fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule & honteux. Dès à présent je suis sûr de moi; après ce que je viens d'oser dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de semblables aveux, sur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une passion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de sens, & saisi d'un tremblement convulsif dans tout mon corps; jamais je n'ai pû prendre sur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la seule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec un enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la première proposition.

En remontant de cette sorte aux pre-

mieres traces de mon être sensible, je trouve des élémens qui, semblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laissé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & simple, & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonstances de si différentes combinaisons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils eussent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des ressorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même source d'où la luxure & la mollesse ont coulé dans mon sang? Sans quitter le sujet dont je viens de parler, on en va voir sortir une impression bien différente.

J'étudiois un jour seul ma leçon dans la chambre contigue à la cuisine. La servante avoit mis sécher à la plaque les peignes de Mlle *Lambergier*. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit brisé. A qui s'en prendre de ce dégât? personne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle *Lambergier* se réunissent; m'exhortent, me pressent, me menacent; je persiste avec

opiniâtreté ; mais la conviction étoit trop forte , elle l'emporta sur toutes mes protestations , quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux , elle méritoit de l'être. La méchanceté , le mensonge , l'obstination parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle *Lamercier* qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle *Bernard* ; il vint. Mon pauvre cousin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand , cherchant le remède dans le mal même , on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés , on n'auroit pu mieux s'y prendre. Aussi me laisserent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à plusieurs fois , & mis dans l'état le plus affreux , je fus inébranlable. J'aurois souffert la mort & j'y étois résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pieces , mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, & je n'ai pas peur d'être puni de rechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni cassé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même songé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit; je l'ignore, & ne puis le comprendre; ce que je fais très-certainement, c'est que j'en étois innocent.

Qu'on se figure un caractère timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les passions; un enfant toujours gouverné par la voix de la raison, toujours traité avec douceur, équité, complaisance; qui n'avoit pas même l'idée de l'injustice, & qui, pour la première fois, en éprouve une si terrible, de la part précisément des gens qu'il chérit & qu'il respecte le plus. Quel renversement d'idées! quel désordre de sentimens! quel bouleversement dans son cœur, dans sa cervelle, dans tout son petit être intelligent & moral! Je dis qu'on s'imaginerait tout cela, s'il est possible; car pour moi, je ne me sens pas capable de

démêler , de suivre la moindre trace de ce qui se passoit alors en moi.

Je n'avois pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnoient , & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne , & tout ce que je sentoís , c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps , quoique vive , m'étoit peu sensible , je ne sentoís que l'indignation , la rage , le désespoir. Mon cousin , dans un cas à peu près semblable , & qu'on avoit puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité , se mettoit en fureur à mon exemple , & se montoit , pour ainsi dire , à mon unisson. Tous deux dans le même lit nous nous embrassions avec des transports convulsifs , nous étouffions ; & quand nos jeunes cœurs un peu soulagés , pouvoient exhaler leur colere , nous nous levions sur notre séant , & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : *Carnifex , Carnifex , Carnifex*.

Je sens en écrivant ceci que mon pouls s'élève encore ; ces momens me seront toujours présens , quand je vi-

vrois cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence & de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion ; & ce sentiment, relatif à moi dans son origine, a pris une telle consistance en lui-même, & s'est tellement détaché de tout intérêt personnel, que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste, quel qu'en soit l'objet & en quelque lieu qu'elle se commette, comme si l'effet en retomboit sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirois volontiers pour aller poignarder ces misérables, dussai-je cent fois y périr. Je me suis souvent mis en nage, à poursuivre à la course, ou à coups de pierre un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre, uniquement parce qu'il se sentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, & je crois qu'il l'est ; mais le souvenir profond de la première injustice que j'ai soufferte y fut trop longtemps & trop fortement lié, pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, & je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. C'étoit en apparence la même situation, & en effet une toute autre manière d'être. L'attachement, le respect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les élèves à leurs guides; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lisoient dans nos cœurs: nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accusés: nous commençons à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidissoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de simplicité qui va au cœur. Elle nous sembloit déserte & sombre; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous cessâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions

plus gratter légèrement la terre & crier de joie, en découvrant le germe du grain que nous avions semé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie; on se dégoûta de nous; mon oncle nous retira, & nous nous séparâmes de M. & Mlle *Lambertier*, rassasiés les uns des autres, & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Bosley, sans que je m'en sois rappelé le séjour d'une manière agréable par des souvenirs un peu liés: mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes souvenirs renaissent, tandis que les autres s'effacent, & se grave dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour; comme si sentant déjà la vie qui s'échappe, je cherchois à la refaire par ses commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche se poser sur ma main, tandis que je récitois ma leçon :

Je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions; le cabinet de M. *Lamercier* à main droite, une estampe représentant tous les Papes, un barometre, un grand calendrier; des framboisiers qui, d'un jardin fort élevé dans lequel la maison s'enfonçoit sur le derriere, venoient ombrager la fenêtre, & passaient quelquefois jusqu'en dedans. Je fais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela; mais j'ai besoin, moi, de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore tressaillir d'aise quand je me les rappelle. Cinq ou six sur-tout..... composons. Je vous fais grace de cinq, mais j'en veux une, une seule; pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible, pour prolonger mon plaisir.

Si je ne cherchois que le vôtre, je pourrois choisir celle du derriere de Mlle. *Lamercier*, qui, par une malheureuse culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à son passage; mais celle du noyer de la terrasse est plus amusante pour moi qui fus acteur, au lieu que je ne fus que spectateur de la culbute, & j'avoue que

je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui même, m'alarmoit pour une personne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, & vous absteniez de frémir si vous pouvez.

Il y avoit hors la porte de la cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on alloit souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner M. *Lambersier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec sollemnité. Les deux pensionnaires en furent les parrains, & tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroser une espece de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardens spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions mon cousin & moi, dans l'idée tres-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche; & nous résolûmes de nous procurer cette gloire, sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouturè d'un jeune faule, & nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oublîâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir ; car l'eau venoit d'assez loin, & on ne nous laissoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit absolument pour notre faule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner & pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure ; persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que ne sachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant ; nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la né-

cessité, mere de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine : ce fut de faire par dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosoit le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole ; l'entrée se remplissoit d'ordures ; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.* Nous creusâmes davantage la terre & notre bassin pour donner à l'eau son écoulement ; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, & d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire-voie qui, faisant une espece de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvriâmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée, & le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des tran-
sés

d'espérance & de crainte l'heure de l'arosement. Après des siècles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lamercier* vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verser le premier sceau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. *Lamercier* & ce fut dommage : car il prenoit grand plaisir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, apperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, & criant à pleine tête : *un aqueduc, un aqueduc!* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré; sans qu'il y eût

durant cette expédition terrible , nul autre mot prononcé , sinon l'exclamation qu'il répétoit sans cesse. *Un aqueduc*, s'écrioit-il en brisant tout, *un aqueduc*, *un aqueduc* !

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On se trompera : tout fut fini. M. *Lamercier* ne nous dit pas un mot de reproche , ne nous fit pas plus mauvais visage , & ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée ; car le rire de M. *Lamercier* s'entendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore , c'est que , passé le premier saisissement , nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre , & nous nous rappellions souvent la catastrophe du premier , en répétant entre nous avec emphase ; *un aqueduc*, *un aqueduc* ! Jusques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Aristide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu construire un aqueduc de nos mains , avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre , me paroissoit le suprême degré de la

gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que César à trente.

L'idée de ce noyer & la petite histoire qui s'y rapporte m'est si bien restée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754, étoit d'aller à Bossey revoir les monumens des jeux de mon enfance, & sur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déjà le tiers d'un siecle. Je fus si continuellement obsédé, si peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me satisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le desir avec l'espérance; & je suis presque sûr, que si jamais, retournant dans ces lieux chéris, j'y retrouvois mon cher noyer encore en être, je l'arroserois de mes pleurs.

De retour à Geneve, je passai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on résolût ce que l'on feroit de moi. Comme il destinoit son fils au génie, il lui fit apprendre un peu de dessin & lui enseignoit les élémens d'Euclide. J'apprenois tout cela par compagnie, & j'y pris goût, sur-tout

au dessin. Cependant on délibéroit si l'on me feroit horloger, procureur ou ministre. J'aimois mieux être ministre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne suffisoit pas pour pousser mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien pressant encore, je restois en attendant chez mon oncle, perdant à peu près mon tems, & ne laissant pas de payer, comme il étoit juste, une assez forte pension.

Mon oncle, homme de plaisir, ainsi que mon pere, ne savoit pas comme lui se captiver pour ses devoirs, & prenoit assez peu de soin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiste, qui aimoit mieux chanter les pseaumes que veiller à notre éducation. On nous laissoit presque une liberté entiere dont nous n'abusâmes jamais. Toujours inséparables, nous nous suffisions l'un à l'autre, & n'étant point tentés de fréquenter les polissons de notre âge, nous ne prîmes aucune des habitudes libertines que l'oisiveté nous pouvoit inspirer. J'ai même tort de nous supposer oisifs, car de la vie nous ne le fûmes

moins, & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amusemens dont nous nous passionnions successivement nous tenoient ensemble occupés dans la maison, sans que nous fussions même tentés de descendre à la rue. Nous faisons des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maisons, des *équiffes*, des arbalètes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand pere, pour faire des montres à son imitation. Nous avions sur-tout un goût de préférence, pour barbouiller du papier, dessiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien, appelé *Gamba-corta*; nous allâmes le voir une fois, & puis nous n'y voulûmes plus aller: mais il avoit des marionnettes, & nous nous mîmes à faire des marionnettes; les marionnettes jouoient des manieres de comédies, & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratiques nous contrefaisions du gosier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle *Bernard* ayant un jour lu dans la famille un très-beau sermon de sa façon, nous quit-

tâmes les comédies, & nous nous mêmes à composer des sermons. Ces détails ne sont pas fort intéressans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre première éducation eût été bien dirigée pour que, maîtres presque de notre tems & de nous dans un âge si tendre, nous fussions si peu tentés d'en abuser. Nous avions si peu besoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occasion. Quand nous allions nous promener nous regardions en passant leurs jeux sans convoitise, sans songer même à y prendre part. L'amitié remplissoit si bien nos cœurs, qu'il nous suffisoit d'être ensemble, pour que les plus simples goûts fissent nos délices.

A force de nous voir inséparables on y prit garde; d'autant plus que mon cousin étant très-grand & moi très-petit, cela faisoit un couple assez plaisamment assorti. Sa longue figure effilée, son petit visage de pomme cuite, son air mou, sa démarche nonchalante excitoient les enfans à se moquer de lui. Dans le patois du pays on lui donna le surnom de *Barnâ Bredanna*, & si-tôt que nous sortions nous n'entendions

que *Barnâ Bredanna* tout autour de nous. Il endureoit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchois, je voulus me battre; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre cousin me soutenoit de son mieux; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renversoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapasle force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barnâ Bretanna*; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colere, que nous n'osions plus sortir qu'aux heures où l'on étoit en classe, de peur d'être hués & suivis par les écoliers.

Me voilà déjà redresseur des torts. Pour être un paladin dans les formes il ne me manquoit que d'avoir une Dame; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon pere à Nion, petite ville du pays de Vaud où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & son fils se sentoît de cette bienveillance. Pendant le peu de séjour que je faisois près de lui, c'étoit à qui me fêteroît. Une Madame de Vulson sur-tout me faisoit mille caresses, & pour y mettre le comble, sa fille me prit pour son ga-

lant. On sent ce que c'est qu'un galant d'onze ans , pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes sont si aises de mettre ainsi de petites poupées en avant pour cacher les grandes , ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles savent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de disconvenance , je pris la chose au sérieux ; je me livrai de tout mon cœur , ou plutôt de toute ma tête ; car je n'étois gueres amoureux que par-là , quoique je le fusse à la folie , & que mes transports , mes agitations , mes fureurs donnassent des scènes à pâmer de rire.

Je connois deux sortes d'amours très-distincts , très-réels , & qui n'ont presque rien de commun , quoique très-vifs l'un & l'autre , & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures , & je les ai même éprouvés tous deux à la fois ; car , par exemple , au moment dont je parle , tandis que je m'emparois de Mlle. de *Vulson* si publiquement & si tyranniquement que je ne pouvois souffrir qu'aucun homme approchât d'elle ,

j'avois avec une petite Mlle. *Goton* des tête-à-têtes assez courts mais assez vifs, dans lesquels elle daignoit faire la maîtresse d'école, & c'étoit tout; mais ce tout, qui en effet étoit tout pour moi, me paroissoit le bonheur suprême, & sentant déjà le prix du mystère, quoique je n'en fusse user qu'en enfant, je rendois à Mlle. *Vulson*, qui ne s'en doutoit gueres, le soin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret mon secret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtresse d'école que de la mienne; car on ne tarda pas à nous séparer.

C'étoit en vérité une singulière personne que cette petite Mlle. *Goton*. Sans être belle elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rappelle encore, souvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux sur-tout n'étoient pas de son âge, ni sa taille, ni son maintien. Elle avoit un petit air imposant & fier, très-propre à son rôle, & qui en avoit occasionné la première idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre étoit un mélange d'audace & de réserve difficile à concevoir.

Elle

Elle se permettoit avec moi les plus grandes privautés sans jamais m'en permettre aucune avec elle ; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire , ou qu'elle avoit déjà cessé de l'être , ou qu'au contraire elle l'étoit encore assez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'exposoit.

J'étois tout entier pour ainsi dire à chacune de ces deux personnes , & si parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de songer à l'autre. Mais du reste rien de semblable en ce qu'elles me faisoient éprouver. J'aurois passé ma vie entière avec Mlle de *Vulson* sans songer à la quitter ; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois surtout en grande compagnie ; les plaisanteries , les agaceries , les jalousies mêmes m'attachoient , m'intéressoient ; je triomphois avec orgueil de ses préférences , près des grands rivaux qu'elle paroissoit maltraiter. J'étois tourmenté , mais j'aimois ce tourment. Les applaudissemens , les encouragemens , les ris m'échauffoient , m'animoient. J'avois des emportemens , des faillies ; j'étois

transporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéressois tendrement à elle, je souffrois quand elle étoit malade : j'aurois donné ma santé pour rétablir la sienne, & notez que je savois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que santé. Absent d'elle j'y pensois, elle me manquoit ; présent, ses caresses m'étoient douces au cœur, non aux sens. J'étois impunément familier avec elle ; mon imagination ne me demandoit que ce qu'elle m'accordoit : cependant je n'aurois pu supporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere ; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'eusse été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux, en tigre, si j'avois seulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit ; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abor-
dois Mlle. de *Vulson* avec un plaisir très-vif, mais sans trouble ; au lieu qu'en voyant seulement Mlle. *Goton*, je ne voyois plus rien ; tous mes sens étoient bouleversés. J'étois familier avec la pre-

miere , sans avoir de familiarités ; au contraire j'étois aussi tremblant qu'agité devant la seconde , même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que si j'avois resté trop long-tems avec elle je n'aurois pu vivre ; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire ; mais j'étois plus complaisant pour l'une & plus obéissant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulson* , mais si Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jeter dans les flammes , je crois qu'à l'instant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durèrent peu , très-heureusement pour elle & pour moi. Quoique mes liaisons avec Mlle. de *Vulson* n'eussent pas le même danger , elles ne laisserent pas d'avoir aussi leur catastrophe , après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romanesque & donner prise aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulson* fût moins vif , il étoit plus attachant peut-être. Nos séparations ne se faisoient jamais sans larmes , & il est singulier dans quel vide acca-

blant je me sentoïſ plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penſer qu'à elle ; mes regrets étoient vrais & viſs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que, ſans que je m'en apperçuſſe, les amuſemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'abſence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner ; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y reſta. Quand elle partit, je voulois me jeter dans l'eau après elle, & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bons & des gants ; ce qui m'eût paru fort galant, ſi je n'euffe appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plu de me faire honneur, étoit pour acheter ſes habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur ; elle ſe conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas,

cependant ; car vingt ans après , étant allé voir mon pere , & me promenant avec lui sur le lac , je demandai qui étaient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment , me dit mon pere en souriant , le cœur ne te le dit-il pas ? Ce sont tes anciennes amours ; c'est Madame *Cristin* , c'est Mlle. de *Vulson*. Je tressaillis à ce nom presque oublié : mais je dis aux bateliers de changer de route ; ne jugeant pas , quoique j'eusse assez beau jeu pour prendre alors ma revanche , que ce fût la peine d'être parjure , & de renouveler une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainsi se perdoit en niaiseries le plus précieux tems de mon enfance , avant qu'on eût décidé de ma destination. Après de longues délibérations pour suivre mes dispositions naturelles , on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins , & l'en me mit chez M. *Masféron* , greffier de la ville , pour apprendre sous lui , comme disoit M. *Bernard* , l'utile métier de grapignan. Ce surnom me déplaisoit souverainement ; l'espoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur

hautaine ; l'occupation me paroïssoit ennuyeuse , insupportable ; l'assiduité , l'assujettissement acheverent de m'en rebu-ter , & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croissoit de jour en jour. M. *Masseron*, de son côté , peu content de moi , me traitoit avec mépris , me reprochant sans cesse mon engourdissement , ma bêtise ; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit assuré , *que je savois , que je savois* , tandis que dans le vrai je ne savois rien ; qu'il lui avoit promis un joli garçon , & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieusement pour mon ineptie , & il fut prononcé par les clerks de M. *Masseron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainsi déterminée , je fus mis en apprentissage ; non toutefois chez un horloger , mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié , & j'obéis sans murmure. Mon maître appelé M. *Ducommun* étoit un jeune homme rustre & violent , qui vint à bout en très-peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance , d'abrutir mon caractère aimant

& vif, & de me réduire par l'esprit ainfi que par la fortune à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon hiftoire, tout fut pour long-tems oublié : je ne me fouvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi fon idole ; je n'étois plus pour les Dames le galant *Jean-Jacques*, & je fentois fi bien moi-même que M. & Mlle. *Lambersier* n'auroient plus reconnu en moi leur éleve, que j'eus honte de me repréfenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus baffe poliffonnerie fuccéderent à mes aimables amufemens, fans m'en laiffer même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'euffe un grand penchant à dégénérer ; car cela fe fit très-rapidement, fans la moindre peine, & jamais Céfâr fi précoce ne devint fi promptement *Laridon*.

Le métier ne me déplaiſoit pas en lui-même ; j'avois un goût vif pour le deſſin ; le jeu du burin m'amuſoit afſez, & comme le talent du graveur pour l'horlogerie eſt très-borné, j'avois l'eſ-

poir d'en atteindre la perfection. J'y serois parvenu, peut-être, si la brutalité de mon maître & la gêne excessive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des especes de médailles pour nous servir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me surprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, disant que je m'exerçois à faire de la fausse monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fausse monnoie, & très-peu de la véritable. Je savois mieux comment se faisoient les As romains que nos pieces de trois sous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre insupportable le travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le mensonge, la fainéantise, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'esclavage fervile, que le souvenir des changemens que produisit en moi cette époque.

Naturellement timide & honteux , je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui seulement s'étoit restreinte jusques-là par degrés , & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere , libre chez M. *Lamercier* , discret chez mon oncle ; je devins craintif chez mon maître , & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la maniere de vivre , à ne pas connoître un plaisir qui ne fût à ma portée , à ne pas voir un mets dont je n'eusse ma part , à n'avoir pas un desir que je ne témoignasse , à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur sur mes levres , qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison où je n'osois pas ouvrir la bouche , où il falloit sortir de table au tiers du repas , & de la chambre aussi-tôt que je n'y avois rien à faire , où sans cesse enchaîné à mon travail , je ne voyois qu'objets de jouissances pour d'autres & de privations pour moi seul , où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon assujettissement , où , dans les disputes sur

ce que je favois le mieux je n'osois ouvrir la bouche , où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un objet de convoitise , uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu , l'aisance , la gaîté , les mots heureux qui jadis souvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtement. Je ne puis me rappeler sans rire qu'un soir chez mon pere , étant condamné pour quelque espiéglerie à m'aller coucher sans souper , & passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain , je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu ; il fallut en passant saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite , lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avoit si bonne mine & qui sentoit si bon , je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence & de lui dire d'un ton piteux : *adieu rôti*. Cette saillie de naïveté parut si plaisante qu'on me fit rester à souper. Peut être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître , mais il est sûr qu'elle ne m'y seroit pas venue , ou que je n'aurois osé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en silence , à me cacher , à dissimuler , à mentir , & à dérober , enfin ; fantaisie

qui jusqu'alors ne m'étoit pas venue , & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitise & l'impuissance menent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais sont fripons , & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être ; mais dans un état égal & tranquille , où tout ce qu'ils voyent est à leur portée, ces derniers perdent en grandissant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage , je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles , j'avois demeuré plus d'un an chez mon maître sans pouvoir me résoudre à rien prendre , pas même des choses à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaisance ; mais il ouvrit la porte à d'autres , qui n'avoient pas une si louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appelé M. *Verrat*, dont la maison , dans le voisinage , avoit un jardin assez éloigné qui produisoit de très-belles asperges. Il prit envie à M. *Verrat* , qui n'avoit pas beaucoup d'argent , de voler à sa mere des asperges dans

leur primeur, & de les vendre pour faire quelques bons déjeûnés. Comme il ne vouloit pas s'exposer lui-même & qu'il n'étoit pas fort imgambe, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnèrent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la proposa comme une idée qui lui venoit sur le champ. Je disputai beaucoup; il insista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses; je me rendis. J'allois tous les matins moissonner les plus belles asperges; je les portois au Molard, où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le disoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner; je le portois à M. *Verrat*. Cela se changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade; car pour moi, très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manège dura plusieurs jours sans qu'il me vînt même à l'esprit de voler le voleur, & de dîner sur M. *Verrat* le produit de ses asperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidé-

lité; mon seul motif étoit de complaire à celui qui me la faisoit faire. Cependant si j'eusse été surpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'eussai-je point essuyés, tandis que le misérable en me démentant eût été cru sur sa parole, & moi doublement puni pour avoir osé le charger, attendu qu'il étoit compagnon, & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable se sauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainsi qu'il n'étoit pas si terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt si bon parti de ma science, que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en sûreté. Je n'étois pas absolument mal nourri chez mon maître, & la sobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant si mal garder. L'usage de faire sortir de table les jeunes gens quand on y sert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre aussi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois surpris.

Un souvenir qui me fait fremir en-

core & rire tout à la fois , est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépense , qui par une jalousie élevée recevoit du jour de la cuisine. Un jour que j'étois seul dans la maison , je montai sur la may pour regarder dans le jardin des Hespérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pourroit atteindre : elle étoit trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui servoit pour le menu gibier ; car mon maître aimoit la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès ; enfin je sentis avec transport que j'amenois une pomme ; je tirai très-doucement ; déjà la pomme touchoit à la jalousie ; j'étois prêt à la saisir. Qui dira ma douleur. La pomme étoit trop grosse ; elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer ? Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état , un couteau assez long pour fendre la pomme , une latte pour la soutenir. A force d'adresse & de tems je parvins à la partager , espérant tirer ensuite les pieces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles séparées qu'elles tom-

berent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction!

Je ne perdis point courage; mais j'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être surpris; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, & je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avois rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui dépofoient contre moi dans la dépense.

Le lendemain retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tretaux, j'allonge la broche, je l'ajuste, j'étois prêt à piquer..... malheureusement le dragon ne dormoit pas; tout-à-coup la porte de la dépense s'ouvre; mon maître en sort, croise les bras, me regarde, & me dit : courage..... La plume me tombe des mains.

Bientôt à force d'effuyer de mauvais traitemens, j'y devins moins sensible; ils me parurent enfin une sorte de compensation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriere & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois

que me battre comme fripon , c'étoit m'autoriser à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient ensemble , & constituoient en quelque sorte un état , & qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendoit de moi , je pouvois laisser le soin de l'autre à mon maître. Sur cette idée , je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me disois ; qu'en arrivera-t-il enfin ? Je serai battu. Soit : je suis fait pour l'être.

J'aime à manger sans être avide ; je suis sensuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraient de celui-là. Je ne me suis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oisif , & cela m'est si rarement arrivé dans ma vie , que je n'ai gueres eu le tems de songer aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comestible , je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit , & si je ne devins pas un voleur en forme , c'est que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part , qui fermoit à clef ; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer sans qu'il y parût. Là je mettois à con-

tribution ses bons outils , ses meilleurs deffins , ses empreintes , tout ce qui me faisoit envie & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens , puisqu'ils n'étoient faits que pour être employés à son service : mais j'étois transporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir ; je croyois voler le talent avec ses productions. Du reste il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent , de petits bijoux , des pieces de prix , de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq fois dans ma poche , c'étoit beaucoup : cependant loin de toucher à rien de tout cela , je ne me souviens pas même d'y avoir jetté de ma vie un regard de convoitise. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaisir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il se mêloit à cela des idées secretes d'infamie , de prison , de châtiment , de potence , qui m'auroient fait frémir si j'avois été tenté , au lieu que mes tours ne me sembloient que des espiégleries , & n'étoient pas autre chose en effet. Tout cela ne pouvoit valloir que d'être bien étrillé par mon maî-

tre , & d'avance je m'arrangeois là-dessus.

Mais encore une fois, je ne convoitois pas même assez pour avoir à m'abstenir ; je ne sentoie rien à combattre. Une seule feuille de beau papier à dessiner me tentoie plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des singularités de mon caractère ; elle a eu tant d'influence sur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des passions très-ardentes, & tandis qu'elles n'agitent rien n'égale mon impétuosité ; je ne connois plus ni ménagement ni respect, ni crainte ni bienfaisance ; je suis cynique, effronté, violent, intrépide : il n'y a ni honte qui m'arrête ni danger qui m'effraye. Hors le seul objet qui m'occupe, l'univers n'est plus rien pour moi : mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui suit me jette dans l'anéantissement. Prenez-moi dans le calme je suis l'indolence & la timidité même : tout m'effarouche, tout me rebute, une mouche en volant me fait peur ; un mot à dire, un geste à faire épouvante ma paresse, la crainte & la honte me subjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipser aux yeux

de tous les mortels. S'il faut agir je ne fais que faire ; s'il faut parler je ne fais que dire ; si l'on me regarde je suis décontenancé. Quand je me passionne je fais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout ; ils me sont insupportables par cela seul que je suis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne consiste en choses qui s'achètent. Il ne me faut que des plaisirs purs, & l'argent les empoisonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table ; mais ne pouvant souffrir, ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami, car seul, cela ne m'est pas possible : mon imagination s'occupe alors d'autre chose. & je n'ai pas le plaisir de manger. Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes ; je doute même s'il seroit en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma portée : s'ils ne sont gratuits je les trouve insipides. J'aime les seuls biens qui ne sont à

personne qu'au premier qui fait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une chose aussi précieuse qu'on la trouve. Bien plus : il ne m'a même jamais paru fort commode ; il n'est bon à rien par lui-même ; il faut le transformer pour en jouir ; il faut acheter , marchander , souvent être dupe , bien payer , être mal servi. Je voudrois une chose bonne dans sa qualité : avec mon argent je suis sûr de l'avoir mauvaise. J'achete cher un œuf frais , il est vieux ; un beau fruit , il est verd ; une fille , elle est gâtée. J'aime le bon vin ; mais où en prendre ? Chez un marchand de vin ? Comme que je fasse il m'enpoisonnera. Veux-je absolument être bien servi ? Que de soins , que d'embarras ! avoir des amis , des correspondans , donner des commissions , écrire , aller , venir , attendre , & souvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentissage & depuis , je suis sorti dans le dessein d'acheter quelque friandise. J'approche de la boutique d'un pâtissier , j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire & se moquer entr'elles du

petit gourmand. Je passe devant une fruitière, je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de-là me regardent ; un homme qui me connoît est devant sa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'est-ce point la servante de la maison ? Ma vue courte me fait mille illusions. Je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connoissance : partout je suis intimidé, retenu par quelque obstacle : mon desir croît avec ma honte, & je rentre enfin comme un sot , dévoré de convoitise , ayant dans ma poche de quoi la satisfaire , & n'ayant osé rien acheter.

J'entrerois dans les plus insipides détails , si je suivois dans l'emploi de mon argent , soit par moi soit par d'autres , l'embaras , la honte , la répugnance , les inconvéniens , les dégoûts de toute espèce que j'ai toujours éprouvés. A mesure qu'avancant dans ma vie le lecteur prendra connoissance de mon humeur , il sentira tout cela sans que je m'appéantisse à le lui dire.

Cela compris , on comprendra sans peine une de mes pretendues contradictions ; celle d'allier une avarice presque

fordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'est un meuble pour moi si peu commode, que je ne m'avise pas même de desirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai je le garde long-tems sans le dépenser, faute de savoir l'employer à ma fantaisie : mais l'occasion commode & agréable se présente-t-elle ? j'en profite si bien que ma bourse se vuide avant que je m'en sois apperçu. Du reste, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenser pour l'ostentation ; tout au contraire, je dépense en secret & pour le plaisir : loin de me faire gloire de dépenser, je m'en cache. Je sens si bien que l'argent n'est pas à mon usage, que je suis presque honteux d'en avoir, encore plus de m'en servir. Si j'avois eu jamais un revenu suffisant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en suis très-sûr. Je dépenserois tout mon revenu sans chercher à l'augmenter ; mais ma situation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'assujettissement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourse, il assure mon indépendance, il me dispense de m'intriguer pour en trouver

d'autre; nécessité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir, je le choye : l'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté; celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. Voilà pourquoi je serre bien & ne convoite rien.

Mon désintéressement n'est donc que paresse; le plaisir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir; & ma dissipation n'est encore que paresse : quand l'occasion de dépenser agréablement se présente, on ne peut trop la mettre à profit. Je suis moins tenté de l'argent que des choses, parce qu'entre l'argent & la possession désirée, il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la chose même & sa jouissance il n'y en a point. Je vois la chose, elle me tente; si je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, & quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me souviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à personne : hors une seule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai sept livres dix sous. L'aventure vaut la peine d'être contée; car il s'y trouve un con-

cours impayable d'effronterie & de bêtise, que j'aurois peine moi-même à croire, s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal sur les cinq heures. Il tire sa montre, la regarde, & me dit; allons à l'Opéra: je le veux bien; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, & passe le premier avec l'autre, je le suis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte enbarraffée. Je regarde, je vois tout le monde debout, je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laisser supposer à M. de *Francueil* que j'y suis perdu. Je fors, je reprends ma contremarque, puis mon argent, & je m'en vais, sans songer qu'à peine avois-je atteint la porte, que tout le monde étoit assis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une espece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas précisément voler cet argent; c'étoit en voler l'emploi;
moins

moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails, si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles, durant mon apprentissage, je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état, il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amusemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail, je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis long-tems. Ces lectures, prises sur mon travail, devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte, devint passion, bientôt fureur. *La Tribu*, fameuse loueuse de livres, m'en fournissoit de toute espece. Bons & mauvais tout passoit, je ne choisiffois point; je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garderobe & m'y oubliois des heures entieres, la tête me tournoit de la lecture, je ne faisois plus que lire. Mon maître m'épioit, me surprenoit, me bat;

Ire Partie, D.

toit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenêtres ! Que d'ouvrages restèrent dépareillés chez *la Tribu* ! Quand je n'avois plus de quoi la payer, je lui donnois mes chemises, mes cravates, mes hardes, mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étoient régulièrement portés.

Voilà donc, me dira-t-on, l'argent devenu nécessaire. Il est vrai ; mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût, je ne faisois plus que lire, je ne volois plus. C'est encore ici une de mes différences caractéristiques. Au fort d'une certaine habitude d'être un rien me distrait, me change, m'attache, enfin me passionne, & alors tout est oublié. Je ne songe plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche ; je le tirois aussitôt que j'étois seul, & ne songeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'eusse volé, quand même j'aurois eu des passions plus coûteuses. Borné au moment présent, il n'étoit pas dans mon tour d'esprit de

m'arranger ainsi pour l'avenir. *La Tribu* me faisoit crédit, les avances étoient petites , & quand j'avois empoché mon livre , je ne songeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement passoit de même à cette femme , & quand elle devenoit pressante , rien n'étoit plutôt sous ma main , que mes propres effets.

Voler par avance , étoit trop de prévoyance , & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles , de coups , de lectures dérobées & mal choisies , mon humeur devint taciturne , sauvage , ma tête commençoit à s'altérer , & je vivois en vrai loup-garou. Cependant si mon goût ne me préserva pas des livres plats & fades , mon bonheur me préserva des livres obscènes & licencieux ; non que *la Tribu* , femme à tous égards très accommodante , se fît un scrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir elle me les nommoit avec un air de mystère , qui me forçoit précisément à les refuser , tant par dégoût que par honte , & le hasard seconda si bien mon humeur pudique , que j'avois plus de trente ans avant que j'eusse jetté les yeux sur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de *la Tribu*, & alors je me trouvai dans mes loisirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de polisson par celui de la lecture, & même par mes lectures, qui, bien que sans choix & souvent mauvaises, ramenoient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avoit donné mon état. Dégouté de tout ce qui étoit à ma portée, & sentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté, je ne voyois rien de possible qui pût flatter mon cœur. Mes sens émus depuis long-tems me demandoient une jouissance dont je ne savois pas même imaginer l'objet. J'étois aussi loin du véritable que si je n'avois point eu de sexe, & déjà pubere & sensible, je pensois quelquefois à mes folies, mais je ne voyois rien au-delà. Dans cette étrange situation, mon inquiète imagination prit un parti qui me sauva de moi-même & calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avoient intéressé dans mes lectures, de les rappeler, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginois, que

je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût; enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre, me fît oublier mon état réel dont j'étois si mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper, acheverent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminèrent ce goût pour la solitude, qui m'est toujours resté depuis ce tems là. On verra plus d'une fois dans la suite les bizarres effets de cette disposition si misantrophe & si sombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop tendre, qui, faute d'en trouver d'existans qui lui ressemblerent, est forcé de s'alimenter de fictions. Il me suffit, quant à présent, d'avoir marqué l'origine & la première cause d'un penchant qui a modifié toutes mes passions, & qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu paresseux à faire, par trop d'ardeur à desirer.

J'atteignis ainsi ma seizième année, inquiet, mécontent de tout & de moi, sans goûts de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de desirs dont j'ignorois l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans savoir de quoi; enfin

caressant tendrement mes chimères faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches mes camarades venoient me chercher après le prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé si j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre ; difficile à ébranler & à retenir. Ce fut-là de tout temps ma disposition constante. Dans nos promenades hors de la ville, j'allois toujours en avant sans songer au retour, à moins que d'autres n'y songeassent pour moi. J'y fus pris deux fois ; les portes furent fermées avant que je pusse arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine, & la seconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troisième, que je résolus de ne m'y pas exposer. Cette troisième fois si redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut mise en défaut par un maudit Capitaine appelé M. *Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demie heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi lieue de la ville j'entends sonner la retraite ; je double le pas ; j'entends battre la caisse, je cours à toutes jambes :

j'arrive essoufflé, tout en nage : le cœur me bat ; je vois de loin les soldats à leur poste ; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre & fatal augure du sort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier transport de ma douleur je me jettai sur le glaciis & mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur, prirent à l'instant leur parti. Je pris aussi le mien, mais ce fut d'une autre maniere. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître ; & le lendemain, quand à l'heure de la découverte ils rentrèrent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant seulement d'avertir en secret mon cousin *Bernard* de la résolution que j'avois prise, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentissage, étant plus séparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous rassemblions les dimanches : mais insensiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement.

Je suis persuadé que sa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut*; moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de Saint Gervais*. Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naissance; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaisons ne cessèrent point tout-à-fait entre nous, & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel, il suivoit quelquefois son cœur malgré les leçons de sa mere. Instruit de ma résolution, il accourut, non pour m'en dissuader ou la partager, mais pour jeter par de petits prétextes quelque agrément dans ma fuite; car mes propres ressources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée jusqu'à Turin, où le besoin m'en fit défaire, & où je me la passai, comme on dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniere dont il se conduisit avec moi dans ce moment critique, plus je me suis persuadé qu'il suivit les instructions de sa mere & peut-être de son pere; car il n'est pas possible que de lui même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me suivre: mais point.

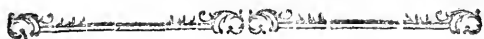
Il m'encouragea dans mon dessein plutôt qu'il ne m'en détourna : puis quand il me vit bien résolu , il me quitta sans beaucoup de larmes. Nous ne nous sommes jamais écrit ni revus ; c'est dommage. Il étoit d'un caractère essentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée , qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendoit naturellement , si j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux , que l'état tranquille & obscur d'un bon artisan , dans certaines classes surtout , telles qu'est à Geneve celle des graveurs. Cet état , assez lucratif pour donner une subsistance aisée , & pas assez pour mener à la fortune , eût borné mon ambition pour le reste de mes jours , & me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés , il m'eût contenu dans ma sphere sans m'offrir aucun moyen d'en sortir. Ayant une imagination assez riche pour orner de ses chimeres tous les états , assez puissante pour me transporter , pour ainsi dire , à mon gré de l'un à l'autre , il m'im-

portoit peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvoit y avoir si loin du lieu où j'étois au premier château en Espagne, qu'il ne me fût aisé de m'y établir. De cela seul il suivoit que l'état le plus simple, celui qui donnoit le moins de tracas & de soins, celui qui laissoit l'esprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit précisément le mien. J'aurois passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paisible & douce, telle qu'il la falloit à mon caractère, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une société selon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être; & après avoir passé une vie obscure & simple, mais égale & douce, je serois mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié, sans doute, j'aurois été regretté du moins aussi long-tems qu'on se seroit souvenu de moi.

Au lieu de cela... quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point sur les miseres de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.

Fin du premier Livre.



L E S

CONFESSIONS

D E

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SECON D.

AUTANT le moment où l'effroi me suggéra le projet de fuir m'avoit paru triste , autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant , quitter mon pays , mes parens , mes appuis , mes ressources , laisser un apprentissage à moitié fait , sans savoir mon métier assez pour en vivre ; me livrer aux horreurs de la misère sans voir aucun moyen d'en sortir ; dans l'âge de la foiblesse & de l'innocence m'exposer à toutes les tentations du vice & du désespoir ; chercher au loin les maux , les erreurs , les pièges , l'esclavage & la mort , sous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu souffrir ;

c'étoit-là ce que j'allois faire, c'étoit la perspective que j'aurois dû envisager. Que celle que je me peignois étoit différente ! L'indépendance que je croyois avoir acquise, étoit le seul sentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avois qu'à m'élan-
cer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec sécurité dans le vaste espace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des festins, des trésors, des aventures, des amis prêts à me servir, des maîtresses empressées à me plaire : en me montrant, j'allois occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier ; je l'en dispensois en quelque sorte, il ne m'en falloit pas tant. Une société charmante me suffisoit sans m'embarraffer du reste. Ma modération m'inscrivoit dans une sphere étroite, mais délicieusement choisie, où j'étois assuré de régner. Un seul château bornoit mon ambition. Favori du seigneur & de la dame, amant de la demoiselle, ami du frere, & protecteur des voisins, j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeste avenir , j'errai quelques jours autour de la ville , logeant chez des payfans de ma connoissance , qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient , me logeoient , me nourrissoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône ; ils n'y mettoient pas assez l'air de la supériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde , j'allai jusqu'à Confignon , terres de Savoie , à deux lieues de Geneve. Le curé s'appelloit M. de *Pontverre*. Ce nom fameux dans l'histoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les descendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de *Pontverre*. Il me reçut bien , me parla de l'hérésie de Geneve , de l'autorité de la sainte mere Eglise , & me donna à dîner. Je trouvai peu de choses à répondre à des argumens qui finissoient ainsi , & je jugeai que des curés chez qui l'on dînoit si bien valoient tout au moins nos ministres. J'étois certainement plus savant que M. de *Pontverre*,

tout gentilhomme qu'il étoit ; mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien ; & son vin de Frangi , qui me parut excellent , argumentoit si victorieusement pour lui , que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc , ou du moins je ne résistois pas en face. A voir les ménagemens dont j'usois on m'auroit cru faux ; on se fût trompé. Je n'étois qu'honnête , cela est certain. La flatterie , ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice , elle est plus souvent une vertu , sur-tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite , nous attache à lui ; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cede , c'est pour ne pas l'attrister , pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de *Pontverre* à m'accueillir , à me bien traiter , à vouloir me convaincre ? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disoit cela. J'étois touché de reconnoissance & de respect pour le bon prêtre. Je sentoís ma supériorité ; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite : je ne songeois point à changer

de religion ; & bien loin de me familiariser si vîte avec cette idée , je ne l'envisageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems ; je voulois seulement ne point fâcher ceux qui me caressoient dans cette vue ; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laisser l'espoir du succès , en paroissant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela ressembloit à la coquetterie des honnêtes femmes , qui quelquefois pour parvenir à leurs fins , savent , sans rien permettre ni rien promettre , faire espérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raison, la pitié, l'amour de l'ordre exigeoient assurément que loin de se prêter à ma folie , on m'éloignât de ma perte où je courois , en me renvoyant dans ma famille. C'est là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de *Pontverre* fût un bon homme , ce n'étoit assurément pas un homme vertueux. Au contraire , c'étoit un dévot qui ne connoissoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le rosaire ; une espece de missionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi ,

que de faire des libelles contre les ministres de Geneve. Loin de penser à me renvoyer chez moi il profita du desir que j'avois de m'en éloigner , pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de misere ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'hérésie & rendue à l'Eglise. Honnête homme ou vaurien , qu'importoit cela pourvu que j'allasse à la messe ? Il ne faut pas croire , au reste , que cette façon de penser soit particuliere aux catholiques ; elle est celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'essentiel , non de faire , mais de croire.

Dieu vous appelle , me dit M. de *Pontverre*. Allez à Annecy ; vous y trouverez une bonne dame bien charitable , que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle est sortie elle-même. Il s'agissoit de madame de *Warens* , nouvelle convertie , que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre sa foi , une pension de deux mille francs que lui donnoit le roi

de Sardaigne. Je me sentoïis fort humilié d'avoir besoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon nécessaire , mais non pas qu'on me fît la charité , & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois pressé par M. de *Pontverre* , par la faim qui me talonnoit ; bien aise aussi de faire un voyage & d'avoir un but , je prends mon parti , quoiqu'avec peine , & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aisément en un jour ; mais je ne me pressois pas , j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche , sans aller chercher l'aventure que j'étois sûr qui m'y attendoit. Je n'osois entrer dans le château , ni heurter ; car j'étois fort timide. Mais je chantois sous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence , fort surpris , après m'être long-tems époumonné , de ne voir paroître ni dames ni demoiselles qu'attirât la beauté de ma voix , ou le sel de mes chansons ; vu que j'en savois d'admirables que mes camarades m'avoient apprises , & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin ; je vois madame de *Warens*. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractère ; je ne

puis me résoudre à la passer légèrement. J'étois au milieu de ma seizième année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille ; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mi-gnone, les sourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon sang étoit embrâsé. Malheureusement je ne savois rien de tout cela, & de ma vie il ne m'est arrivé de songer à ma figure, que lorsqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainsi j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'eusse l'esprit assez orné, n'ayant jamais vu le monde je manquois totalement de manières ; & mes connoissances loin d'y suppléer, ne servoient qu'à m'intimider davantage, en me faisant sentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en style d'orateur, où, cousant des phrases des livres avec des locu-

tions d'apprentif , je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de madame de *Warens*. J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre* dans la mienne , & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de *Warens* ; on me dit qu'elle venoit de sortir pour aller à l'Eglise. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre : je la vois , je l'atteins , je lui parle..... je dois me souvenir du lieu ; je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ! Quiconque aime à honorer les monumens du salut des hommes n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un passage derrière sa maison , entre un ruisseau à main droite qui la séparoit du jardin , & le mur de la cour à gauche , conduisant par une fausse porte à l'église des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte , madame de *Warens* se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue ! Je m'étois figuré une vieille dévote bien réchignée : la

bonne dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de graces , de beaux yeux bleus pleins de douceur , un teint éblouissant , le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien ; sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante , l'ouvre , jette un coup-d'œil sur celle de M. de *Pontverre* , revient à la mienne qu'elle lit toute entière , & qu'elle eût relue encore , si son laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh ! mon enfant , me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir , vous voilà courant le pays bien jeune ; c'est dommage , en vérité. Puis sans attendre ma réponse , elle ajouta : allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeûner : après la messe j'irai causer avec vous.

Louise-Eléonore de *Warens* étoit une demoiselle de la Tour de Pil , noble & ancienne famille de Vevay , ville du pays de Vaud. Elle avoit épousé fort

jeune M. de *Warens* de la maison de *Loys*, fils aîné de M. de *Villardin* de *Lausanne*. Ce mariage, qui ne produisit point d'enfans, n'ayant pas trop réussi; madame de *Warens*, poussée par quelque chagrin domestique, prit le tems que le roi *Victor-Amedée* étoit à *Evian* pour passer le lac & venir se jeter aux pieds de ce Prince; abandonnant ainsi son mari, sa famille & son pays, par une étourderie assez semblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le tems de pleurer aussi. Le Roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit sous sa protection, lui donna une pension de quinze cents livres de *Piémont*, ce qui étoit beaucoup pour un Prince aussi peu prodigue, & voyant que sur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à *Annecy*, escortée par un détachement de ses Gardes, où, sous la direction de *Michel Gabriel de Bernex*, Evêque titulaire de *Geneve*, elle fit abjuration au Couvent de la Visitation.

Il y avoit six ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le siècle. Elle avoit de ces beautés qui se conservent, parce

qu'elles sont plus dans la physionomie que dans les traits; aussi la sienne étoit-elle encore dans tout son premier éclat. Elle avoit un air caressant & tendre, un regard très-doux, un sourire angélique, une bouche à la mesure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de stature, courte même, & ramassée un peu dans sa taille, quoique sans difformité. Mais il étoit impossible de voir une plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainsi que moi perdu sa mere dès sa naissance, & recevant indifféremment des instructions comme elles s'étoient présentées, elle avoit appris un peu de sa gouvernante, un peu de son pere, un peu de ses maîtres, & beaucoup de ses amans; sur-tout d'un M. de *Tavel*, qui, ayant du goût & des connoissances, en orna la personne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens se nuisirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit, empêcha que ses diverses études n'étendissent la justesse

naturelle de son esprit. Ainsi, quoiqu'elle eût quelques principes de philosophie & de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son pere avoit pour la médecine empyrique, & pour l'alchimie ; elle faisoit des élixirs , des teintures , des baumes , des magisteres, elle prétendoit avoir des secrets. Les charlatans profitant de sa foiblesse s'emparerent d'elle, l'obséderent, la ruinerent, & consumerent au milieu des fournaux & des drogues son esprit, ses talens & ses charmes , dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais si de vils fripons abusèrent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumieres de sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même : son caractère aimant & doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte & franche, ne s'altérèrent jamais ; & même aux approches de la vieillesse , dans le sein de l'indigence , des maux, des calamités diverses, la sérénité de sa belle ame lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaîté de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'ac-

tivité inépuisable , qui vouloit sans cesse de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit, c'étoit des entreprises à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A sa place Madame de *Longueville* n'eût été qu'une tracaillière ; à la place de Madame de *Longueville* elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés, & ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée, a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à sa portée elle étendoit toujours son plan dans sa tête, & voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus qu'à ses forces, elle échouoit par la faute des autres, & son projet venant à manquer, elle étoit ruinée ou d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours, comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & simple des Religieuses, leur petit caillement de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systèmes ;

systêmes, avoit besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque de *Bernex*, avec moins d'esprit que *François de Sales*, lui ressembloit sur bien des points, & Madame de *Warens* qu'il appelloit sa fille, & qui ressembloit à Madame de *Chantal* sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zele, si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui sembloient convenir à une nouvelle convertie, vivant sous la direction d'un Prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincere dans celle qu'elle avoit embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir commis la faute, mais non pas desirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, & j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans le fond de son ame, que c'étoit uniquement par aversion pour les simagrées, qu'elle ne faisoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de

m'étendre sur les principes ; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui nient la sympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment de la première entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de *Warrens* m'inspira, non-seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût véritablement de l'amour ; ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui suivra l'histoire de nos liaisons ; comment cette passion fut-elle accompagnée, dès sa naissance, des sentimens qu'elle inspire le moins ; la paix du cœur, le calme, la sérénité, la sécurité, l'assurance ? Comment en approchant pour la première fois d'une femme aimable, polie, éblouissante ; d'une Dame d'un état supérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon sort en quelque sorte, par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit ; comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'instant aussi libre, aussi à mon aise, que si j'eusse été parfaitement sûr de lui plaire ? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras,

de timidité , de gêne ? Naturellement honteux , décontenancé , n'ayant jamais vu le monde , comment pris-je avec elle du premier jour , du premier instant , les manieres faciles , le langage tendre , le ton familier que j'avois dix ans après , lorsque la plus grande intimité l'eut rendu naturel ? A-t-on de l'amour , je ne dis pas sans desirs , j'en avois ; mais sans inquiétude , sans jalousie ? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime si l'on est aimé ? C'est une question qui ne m'est pas plus venue dans l'esprit de lui faire une fois en ma vie , que de me demander à moi-même si je m'aimois , & jamais elle n'a été plus curieuse avec moi. Il y eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentimens pour cette charmante femme , & l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut question de ce que je devien-drois , & pour en causer plus à loisir , elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit , & la femme-de-chambre qui nous servoit , dit aussi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remar-

que, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tomboit un peu à plomb sur un gros manan qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout seul un repas honnête pour six personnes. Pour moi j'étois dans un ravissement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur se nourrissoit d'un sentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être : il ne me laissoit des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut savoir les détails de ma petite histoire ; je retrouvai pour la lui conter, tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air, dans son regard, dans ses gestes. Elle n'osoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans sa position, ç'eût été un crime de lèze-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien elle étoit surveillée, & combien ses discours étoient pesés. Mais elle me parloit d'un ton si touchant de l'affliction de mon pere, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne savoit pas combien sans y songer

elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma résolution étoit prise comme je crois l'avoir dit ; plus je la trouvois éloquente persuasive, plus ses discours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me résoudre à me détacher d'elle. Je sentoís que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barriere presque insurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout d'un coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warens* voyant ses efforts inutiles ne les poussa pas jusqu'à se compromettre, mais elle me dit avec un regard de commisération. Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle ; mais quand tu seras grand tu te souviendras de moi. Je crois qu'elle ne pensoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit si cruellement.

La difficulté restoit toute entiere. Comment subsister si jeune hors de mon pays ? A peine à la moitié de mon apprentissage, j'étois bien loin de savoir mon métier. Quand je l'aurois su, je n'en aurois pu vivre en Savoie, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manan qui dînoit pour nous, forcé de faire une pause pour reposer sa mâchoire, ou-

vrit un avis qu'il disoit venir du ciel, & qui, à juger par les suites, venoit plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allois à Turin, où, dans un Hospice établi pour l'instruction des cathécumenes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle & spirituelle, jusqu'à ce qu'entré dans le sein de l'Eglise, je trouvasse par la charité des bonnes ames une place qui me convînt. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, sa Grandeur Monseigneur l'Evêque ne manquera pas, si Madame lui propose cette sainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, & Madame la Baronne qui est si charitable, dit-il en s'inclinant sur son assiette, s'empressera sûrement d'y contribuer aussi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures; j'avois le cœur ferré, je ne disois rien, & Madame de *Warens*, sans saisir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, se contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien selon son pouvoir, & qu'elle en parleroit à Monseigneur : mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à son gré, & qui avoit son petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers, & emboucha si bien les bons prê-

tres, que quand Madame de *Warens*, qui craignoit pour moi ce voyage, en voulut parler à l'Evêque, elle trouva que c'étoit une affaire arrangée, & il lui remit à l'instant l'argent destiné pour mon petit viatique. Elle n'osa insister pour me faire rester : j'approchois d'un âge où une femme du sien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainsi réglé par ceux qui prenoient soin de moi, il fallut bien me soumettre, & c'est même ce que je fis sans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve, je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangere d'état & de religion, & puis, partant pour obéir à Madame de *Warens*, je me regardois comme vivant toujours sous sa direction; c'étoit plus que vivre à son voisinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante, qui déjà commençoit à se déclarer. Il me paroïsoit beau de passer les monts à mon âge, & de m'élever au-dessus de mes camarades de toute la hauteur des alpes. Voir du pays est un appât auquel un Genevois ne résiste

guères: je donnai donc mon consentement. Mon manan devoit partir dans deux jours avec sa femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourse leur fut remise renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna secrètement un petit pécule auquel elle joignit d'amples instructions, & nous partîmes le Mercredi Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva courant à la piste avec un M. *Rival* son ami, horloger comme lui, homme d'esprit, bel-esprit même, qui faisoit des vers mieux que la *Motte*, & parloit presque aussi bien que lui; de plus, parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ses fils comédien.

Ces Messieurs virent Madame de *Warens*, & se contenterent de pleurer mon sort avec elle, au lieu de me suivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même chose étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu à Confignon, & de là sachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Geneve. Il sembloit que mes proches conspirassent avec mon

étoile , pour me livrer au destin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une semblable négligence , & si bien perdu , qu'on n'a jamais su ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas seulement un homme d'honneur ; c'étoit un homme d'une probité sûre & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus , il étoit bon pere , sur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement, mais il aimoit aussi ses plaisirs , & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion , & quoique sa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens : cela faisoit une autre famille , d'autres objets , un nouveau ménage , qui ne rappelloit plus si souvent mon souvenir. Mon pere vieillissoit & n'avoit aucun bien pour soutenir sa vieillesse. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire son devoir , mais elle agissoit sourdement sans qu'il s'en appercût lui-même.

me, & ralentissoit quelquefois son zèle qu'il eût poussé plus loin sans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy sur mes traces, il ne me suivit pas jusqu'à Chamberi où il étoit moralement sûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir souvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des caresses de pere, mais sans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai si bien connu la tendresse & la vertu, m'a fait faire des réflexions sur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur sain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique, d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : sûr que dans de telles situations, quelque sincere amour de la vertu qu'on y porte, on foiblit tôt ou tard sans s'en appercevoir, & l'on devient injuste & méchant dans le fait, sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & mise en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma

conduite, est une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le plus fou dans le public, & sur-tout parmi mes connoissances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité je ne songeois gueres à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je desirois sincèrement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des situations qui me donnassent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conséquent un desir secret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Milord *Maréchal* me voulut mettre dans son testament. Je m'y opposai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me savoir dans le testament de qui que ce fût, & beaucoup moins dans le sien. Il se rendit; maintenant il veut me faire une pension viagere, & je ne m'y oppose pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement: cela peut être. Mais ô mon bienfaiteur & mon pere, si j'ai le malheur de vous survivre je fais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner.

C'est-là , selon moi , la bonne philosophie , la seule vraiment assortie au cœur humain. Je me pénétre chaque jour davantage de sa profonde solidité , & je l'ai retournée de différentes manières dans tous mes derniers écrits ; mais le public qui est frivole ne l'y a pas su remarquer. Si je survis assez à cette entreprise consommée pour en reprendre une autre , je me propose de donner dans la suite de l'Emile un exemple si charmant & si frappant de cette même maxime que mon lecteur soit forcé d'y faire attention. Mais c'est assez de réflexions pour un voyageur ; il est tems de reprendre ma route.

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre , & mon mannan ne fut pas si bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges, portant en queue ses cheveux noirs grisonnans ; l'air grenadier , la voix forte , assez gai , marchant bien , mangeant mieux , & qui faisoit toute sorte de métiers faute d'en savoir aucun. Il avoit proposé , je crois , d'établir à Annecy , je ne sais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit pas manqué de donner dans le projet , & c'étoit pour tâ-

cher de le faire agréer au Ministre , qu'il faisoit , bien défrayé , le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en se fourrant toujours avec les prêtres , & , faisant l'empressé pour les servir , il avoit pris à leur école un certain jargon dévot dont il usoit sans cesse , se piquant d'être un grand prédicateur. Il savoit même un passage latin de la bible , & s'étoit comme s'il en avoit su mille , parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reste , manquant rarement d'argent quand il en savoit dans la bourse des autres. Plus adroit pourtant que fripon , & qui débitant d'un ton de racoleur ses capucinades , ressembloit à l'hermite *Pierre* , prêchant la croisade le sabre au côté.

Pour Madame *Sabran* son épouse , c'étoit une assez bonne femme , plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre , ses bruyantes insomnies m'éveilloient souvent , & m'auroient éveillé bien davantage si j'en avois compris le sujet. Mais je ne m'en doutois pas même , & j'étois sur ce chapitre d'une bêtise qui a laissé à la seule nature tout le soin de mon instruction.

Je m'acheminois gaîment avec mon dévot guide & sa semillante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage ; j'étois dans la plus heureuse situation de corps & d'esprit où j'aye été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé, de sécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend pour ainsi-dire notre être par toutes nos sensations, & embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'élève, l'ami, presque l'amant de Madame de *Warens*. Les choses obligantes qu'elles m'avoit dites, les petites caresses qu'elles m'avoit faites, l'intérêt si tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ses regards charmans qui me sembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiroient : tout cela nourrissoit mes idées durant la marche, & me faisoit rêver délicieusement. Nulle crainte, nul doute sur mon sort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit, selon moi, s'engager à m'y faire vivre,

à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de souci sur moi-même ; d'autres s'étoient chargés de ce soin. Ainsi je marchois légèrement allégé de ce poids ; les jeunes desirs , l'espoir enchanteur , les brillants projets remplissoient mon ame. Tous les objets que je voyois me sembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginerois des festins rustiques , dans les prés de folâtres jeux , le long des eaux , les bains , des promenades , la pêche , sur les arbres des fruits délicieux , sous leur ombre de voluptueux tête-à-têtes , sur les montagnes des cuves de lait & de crème , une oisiveté charmante , la paix , la simplicité , le plaisir d'aller sans savoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux sans porter à mon cœur quelque attrait de jouissance. La grandeur , la variété , la beauté réelle du spectacle rendoit cet attrait digne de la raison ; la vanité même y mêloit sa pointe. Si jeune , aller en Italie , avoir déjà vu tant de pays , suivre *Annibal* à travers les monts me paroissoit une gloire au dessus de mon âge. Joignez à tout cela des stations fréquentes & bonnes , un grand appétit & de quoi le contenter : car en

vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & sur le dîné de M. *Sabran* le mien ne paroïssoit pas.

Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis & de peine, que celui des sept ou huit jours que nous mêmes à ce voyage; car le pas de Madame *Sabran* sur lequel il falloit régler le nôtre n'en fit qu'une longue promenade. Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, sur-tout pour les montagnes & les voyages pédestres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monsieur, & de prendre des voitures, les soucis rongeurs, les embarras, la gêne y sont montés avec moi, & dès-lors, au lieu qu' auparavant dans mes voyages je ne sentoïis que le plaisir d'aller, je n'ai plus senti que le besoin d'arriver. J'ai cherché long-temps à Paris deux camarades du même goût que moi, qui voulussent consacrer chacun cinquante louis de sa bourse & un an de son tems à faire ensemble à pied le tour de l'Italie, sans

autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un sac de nuit. Beaucoup de gens se sont présentés enchantés de ce projet en apparence : mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne dont on cause en conversation sans vouloir l'exécuter en effet. Je me souviens que parlant avec passion de ce projet avec *Diderot & Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite ; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de si plaisant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'inquisition à sa place.

Mon regret d'arriver si vite à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, & par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi ; car déjà les fumées de l'ambition me montoient à la tête ; déjà je me regardois comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprentif ; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au dessous.

Avant que d'aller plus loin ie dois au lecteur mon excuse ou ma justification tant sur les menus détails où

je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerais dans la suite, & qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux, qu'il me suive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie; qu'il ne me perde pas de vue un seul instant, de peur que trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, & se demandant qu'a-t-il fait durant ce tems-là, il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assez de prise à la malignité des hommes par mes récits sans lui en donner encore par mon silence.

Mon petit pécule étoit parti; j'avois jaté, & mon indiscretion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame *Sabran* trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de *Warens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reste: l'épée même eût resté dans leurs mains si je m'étois moins obstiné. Ils m'avoient fidèlement défrayé dans la route, mais ils ne m'a-

voient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits, sans argent, sans linge, & laissant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai, & tout de suite je fus mené à l'hospice des cathécumenes, pour y être instruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma subsistance. En entrant je vis une grosse porte à barreaux de fer, qui dès que je fus passé, fut fermée à double tour sur mes talons. Ce début me parut plus imposant qu'agréable, & commençoit à me donner à penser, quand on me fit entrer dans une assez grande piece. J'y vis pour tout meuble un autel de bois surmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaises aussi de bois qui paroissoient avoir été cirées, mais qui seulement étoient luisantes à force de s'en servir & de les frotter. Dans cette salle d'assemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'instruction, & qui sembloient plutôt des archers du Diable que des aspirans à se faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Esclavons qui se disoient

Juifs & Maures , & qui comme ils me l'avouèrent , passoient leur vie à courir l'Espagne & l'Italie , embrassant le christianisme & se faisant baptiser , par-tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer , qui partageoit en deux un grand balcon régnañt sur la cour. Par cette porte entrèrent nos sœurs les cathécumenes , qui comme moi s'alloient régénérer , non par le baptême , mais par une solennelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes salopes & les plus vilaines coureuses qui jamais aient empuanti le bercail du seigneur. Une seule me parut jolie & assez intéressante. Elle étoit à-peu près de mon âge , peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inspira quelque desir de faire connoissance avec elle ; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maison où elle étoit depuis trois , il me fut absolument impossible de l'accoster ; tant elle étoit recommandée à notre vieille geoliere & obsédée par le saint missionnaire qui travailloit à sa conversion avec plus de zele que de diligence. Il falloit qu'elle fût extrêmement stu-

pide; quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais instruction ne fut plus longue. Le saint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer; mais elle s'en-nuya de sa clôture, & dit qu'elle vou-loit sortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot, tandis qu'elle con-sentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne se mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut assemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faisoit, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prières & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant rentrées dans leur clô-ture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aise de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous assem-bla de nouveau pour l'instruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la première fois sur le pas que j'al-lois faire, & sur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répète, & je répéterai peut-être une chose dont je suis tous les jours plus pénétré; c'est que si jamais en-

fant reçut une éducation raisonnable & saine, ç'a été moi. Né dans une famille que les mœurs distinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de sagesse & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere, quoique homme de plaisir, avoit non-seulement une probité sûre, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien dans l'intérieur, il m'avoit inspiré de bonne heure les sentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes sages & vertueuses, les deux aînées étoient dévotes, & la troisieme, fille à la fois pleine de graces, d'esprit & de sens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. *Lamercier*, qui, bien qu'homme d'église & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faisoit presque aussi bien qu'il disoit. Sa sœur & lui cultiverent par des instructions douces & judicieuses les principes de piété qu'ils trouverent dans mon cœur. Ces dignes gens employerent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que loin de m'ennuyer au sermon, je n'en sortois jamais sans être intérieurement touché & sans faire des

réolutions de bien vivre auxquelles je manquois rarement en y pensant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit un peu plus , parce qu'elle en faisoit un métier. Chez mon maître je n'y pensois plus gueres , sans pourtant penser différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertissent. Je devins polisson , mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en avois même davantage , car pourquoi déguiser ici ma pensée ? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je sentis , je pensai toujours en homme. Ce n'est qu'en grandissant que je suis rentré dans la classe ordinaire , en naissant j'en étois sorti. L'on rira de me voir me donner modestement pour un prodige. Soit ; mais quand on aura bien ri , qu'on trouve un enfant qu'à six ans les romans attachent , intéressent , transportent , au point d'en pleurer à chaudes larmes ; alors je sentirai ma vanité ridicule , & je conviendrai que j'ai tort.

Ainsi quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion si l'on vouloit qu'un jour ils en eussent ,

& qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniere, j'ai tiré mon sentiment de mes observations, non de ma propre expérience : je savois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. *Rouffseau* à six ans, & parlez leur de Dieu à sept, je vous réponds que vous ne courez aucun risque.

On sent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'est suivre celle où il est né. Quelquefois on en ôte; rarement on y ajoute; la foi dogmatique est un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'aversion particuliere à notre ville pour le catholicisme, qu'on nous donnoit pour une affreuse idolâtrie, & dont on nous peignoit le clergé sous les plus noires couleurs. Ce sentiment alloit si loin chez moi qu'au commencement je n'entrevoyois jamais le dedans d'une Eglise, je ne rencontrois jamais un prêtre en surplis, je n'entendois jamais la sonnette d'une procession sans un frémissement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui souvent m'a repris dans
les

les paroisses de campagne , plus semblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il est vrai que cette impression étoit singulièrement constatée par le souvenir des caresses que les curés des environs de Geneve font volontiers aux enfans de la ville. En même-tems que la sonnette du viatique me faisoit peur , la cloche de la messe & de vêpres me rappelloit un déjeuner , un goûter , du beurre frais , des fruits , du laitage. Le bon dîné de M. de Pontverre avoit produit encore un grand effet. Ainsi je m'étois aisément étourdi sur tout cela. N'envifageant le papisme que par ses liaisons avec les amusemens & la gourmandise , je m'étois apprivoisé sans peine avec l'idée d'y vivre ; mais celle d'y entrer solennellement ne s'étoit présentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change : je vis avec l'horreur la plus vive l'espece d'engagement que j'avois pris & sa suite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à soutenir mon courage par leur exemple , & je ne pus me dissimuler que la sainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond

que l'action d'un bandit. Tout jeune encore je sentis que quelque religion qui fût la vraie j'allois vendre la mienne, & que, quand même je choisirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint-Esprit, & mériter le mépris des hommes. Plus j'y pensois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémissois du sort qui m'avoit amené là, comme si ce sort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eût des momens où ces réflexions devinrent si fortes que si j'avois un instant trouvé la porte ouverte, je me serois certainement évadé; mais il ne me fut pas possible, & cette résolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de desirs secrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dessein formé de ne pas retourner à Geneve; la honte, la difficulté même de repasser les monts; l'embarras de me voir loin de mon pays sans amis, sans ressources; tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma conscience; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait, pour excuser ce que j'allois faire. En aggravant les torts du

passé, j'en regardois l'avenir comme une fuite nécessaire. Je ne me disois pas ; rien n'est fait encore & tu peux être innocent si tu veux : mais je me disois : gémis du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'es mis dans la nécessité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge, pour révoquer tout ce que jusques-là j'avois pu promettre ou laisser espérer, pour rompre les chaînes que je m'étois données, pour déclarer avec intrépidité que je voulois rester dans la religion de mes peres, au risque de tout ce qui en pouvoit arriver ? Cette vigueur n'étoit pas de mon âge, & il est peu probable qu'elle eût eu un heureux succès. Les choses étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti, & plus ma résistance eût été grande, plus de manière ou d'autre on se fût fait une loi de la surmonter.

Le sophisme qui me perdit est celui de la plupart des hommes, qui se plaignent de manquer de force quand il est déjà trop tard pour en user. La vertu ne nous coûte que par notre faute, & si nous voulions être toujours sages, ra-

rement aurions-nous besoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à surmonter nous entraînent sans résistance : nous cédon's à des tentations légères dont nous méprifons le danger. Infenfiblement nous tombons dans des fîtua-tions périlleufes dont nous pouvions aifément nous garantir , mais dont nous ne pouvons plus nous tirer fans des efforts héroïques qui nous effrayent , & nous tombons enfin dans l'abyme , en difant à Dieu , pourquoi m'as tu fait fi foible ? Mais malgré nous il répond à nos confciences ; je t'ai fait trop foible pour fortir du gouffre , parce que je t'ai fait affez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas précifément la réfolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné , je pris le tems de m'appriivoifer à cette idée , & en attendant je me figurois quelque événement imprévu qui me tireroit d'embar-ras. Je réfolus pour gagner du tems de faire la plus belle défenfe qu'il me feroit poffible. Bientôt ma vanité me difpenfa de fonger à ma réfolution , & dès que je m'apperçus que j'embarraffois quelquefois ceux qui vouloient m'inf-

truire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terrasser tout-à-fait. Je mis même à cette entreprise un zèle bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient sur moi je voulus travailler sur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à se faire protestans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du côté des lumieres, ni du côté de la volonté. Les protestans sont généralement mieux instruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la discussion, celle des autres la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne, le protestant doit apprendre à se décider. On savoit cela ; mais on n'attendoit ni de mon état, ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma premiere communion, ni reçu les instructions qui s'y rapportent : on le savoit encore ; mais on ne savoit pas qu'en revanche j'avois été bien instruit chez M. *Lamercier* ; & que de plus, j'avois par devers moi un petit magasin fort incommode à ces Messieurs dans

l'histoire de l'Eglise & de l'Empire que j'avois apprise presque par cœur chez mon pere, & depuis à peu près oubliée, mais qui me revint, à mesure que la dispute s'échauffoit.

Un vieux prêtre, petit, mais assez vénérable, nous fit en commun la première conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un cathéchisme plutôt qu'une controverse, & il avoit plus à faire à les instruire qu'à résoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai sur tout, je ne lui sauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue, & fort ennuyeuse pour les assistans. Mon vieux prêtre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & se tiroit d'affaire en disant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain de peur que mes indiscrettes objections ne scandalisassent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'est-à-dire, faiseur de longues phrases & content de lui si jamais docteur le fut. Je ne me laissai pourtant pas trop subjuguier à sa mine imposante, & sentant

qu'après tout je faisois ma tâche, je me mis à lui répondre avec assez d'assurance & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'affommer avec Saint Augustin, Saint Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une surprise incroyable que je maniois tous ces Peres-là presque aussi légèrement que lui ; ce n'étoit pas que je les eusse jamais lus, ni lui peut-être ; mais j'en avois retenu beaucoup de passages tirés de mon le Sueur ; & si-tôt qu'il m'en citoit un, sans disputer sur la citation je lui ripostois par un autre du même Pere, & qui souvent l'embarassoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raisons. L'une qu'il étoit le plus fort, & que me sentant pour ainsi dire, je jugeois très-bien à sa merci, quelque jeune que je fusse, qu'il ne falloit pas le pousser à bout ; car je voyois assez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raison étoit que le jeune avoit de l'étude & que je n'en avois point. Cela faisoit qu'il mettoit dans sa maniere d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas suivre, & que, si tôt qu'il se sentoit pressé d'une objection imprévue,

il la remettoit au lendemain, disant que je sortois du sujet présent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations soutenant qu'elles étoient fausses, & s'offrant à m'aller chercher le livre, me défioit de les y trouver. Il sentoît qu'il ne risquoit pas grand'chose, & qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latiniste pour trouver un passage dans un gros volume, quand même je serois assuré qu'il y est. Je le soupçonne même d'avoir usé de l'infidélité dont il accusoit les Ministres, & d'avoir fabriqué quelquefois des passages pour se tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin le séjour de l'hospice me devenant chaque jour plus désagréable, & n'appercevant pour en sortir qu'une seule voie, je m'empressai de la prendre autant que jusques-là je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux africains avoient été baptisés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds pour représenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes

directeurs l'honneur d'une conversion difficile, & l'on me fit passer en revue tous les dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin , suffisamment instruit & suffisamment disposé au gré de mes maîtres , je fus mené processionnellement à l'église métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration solennelle , & recevoir les accessoires du baptême , quoiqu'on ne me rebaptisât pas réellement : mais comme ce sont à-peu-près les mêmes cérémonies , cela sert à persuader au peuple que les protestans ne sont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe grise , garnie de brandebourgs blancs & destinée pour ces sortes d'occasions. Deux hommes portoient devant & derrière moi des bassins de cuivre sur lesquels ils frappaient avec une clef , & où chacun mettoit son aumône au gré de sa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin rien du faste catholique ne fut omis pour rendre la solennité plus édifiante pour le public , & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile , & qu'on ne me donna pas comme au maure , at-

tendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut ensuite aller à l'inquisition recevoir l'absolution du crime d'hérésie & rentrer dans le sein de l'Eglise avec la même cérémonie, à laquelle Henri IV fut soumis par son Ambassadeur. L'air & les manières du très-révérend pere inquisiteur, n'étoient pas propres à dissiper la terreur secrète qui m'avoit saisi en entrant dans cette maison. Après plusieurs questions sur ma foi, sur mon état, sur ma famille, il me demanda brusquement si ma mere étoit damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation ; je me contentai de répondre que je voulois espérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à sa dernière heure. Le moine se tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un signe d'approbation.

Tout cela fait ; au moment où je pensois être enfin placé selon mes espérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon chrétien,

d'être fidele à la grace ; on me souhaita bonne fortune , on ferma sur moi la porte , & tout disparut.

Ainsi s'éclipserent en un instant toutes mes grandes espérances , & il ne me resta de la démarche intéressée que je venois de faire , que le souvenir d'avoir été apostat & dupe tout à la fois. Il est aisé de juger quelle brusque révolution dut se faire dans mes idées , lorsque de mes brillans projets de fortune , je me vis tomber dans la plus complete misere , & qu'après avoir délibéré le matin sur le choix du palais que j'habiterois , je me vis le soir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un désespoir d'autant plus cruel que le regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la premiere fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier sentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long esclavage , redevenu maître de moi-même & de mes actions , je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en ressources , pleine de

gens de condition , dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir si-tôt que j'en serois connu. J'avois , de plus , tout le tems d'attendre , & vingt francs que j'avois dans ma poche , me sembloient un trésor qui ne pouvoit s'épuiser. J'en pouvois disposer à mon gré , sans rendre compte à personne. C'étoit la première fois que je m'étois vu si riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes , je ne fis que changer d'espérances ; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me sentis tant de confiance & de sécurité : je croyois déjà ma fortune faite , & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi seul.

La première chose que je fis , fut de satisfaire ma curiosité en parcourant toute la ville , quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde ; les instrumens militaires me plaisoient beaucoup. Je suivis des processions ; j'aimois le faux bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi : j'en approchois avec crainte ; mais voyant d'autres gens entrer , je fis comme eux , on me laissa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet

que j'avois sous le bras. Quoi qu'il en soit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déjà je m'en regardois presque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me lassai, j'avois faim, il faisoit chaud ; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà, du lait caillé, & avec deux griffes de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre, je fis pour mes cinq ou six sols un des bons dînés que j'aye faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je savois déjà assez de piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver, & j'eus la prudence de le choisir, plus selon ma bourse que selon mon goût. On m'enseigna dans la rue du Pô la femme d'un soldat, qui retiroit à un sou par nuit des domestiques hors de service. Je trouvai chez elle un grabat vide, & je m'y établis. Elle étoit jeune, & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déjà cinq ou six enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mere, les enfans, les hôtes, & cela dura de cette façon

tant que je restai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débrailée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuse, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je passai plusieurs jours à me livrer uniquement au plaisir de l'indépendance & de la curiosité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paroissoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune homme sortant de sa niche qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois sur-tout fort exact à faire ma cour, & j'assistois régulièrement tous les matins à la messe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & sa suite : mais ma passion pour la musique, qui commençoit à se déclarer, avoit plus de part à mon assiduité que la pompe de la cour qui bientôt vue & toujours la même, ne frappe pas long-tems. Le Roi de Sardaigne avoit alors la meilleure symphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre instrument, pourvu qu'il fût

juste, transportoit d'aise. Du reste, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux qu'une admiration stupide & sans convoitise. La seule chose qui m'intéressât dans tout l'éclat de la cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune Princesse qui méritât mon hommage, & avec laquelle je pusse faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, si je l'eusse mis à fin, j'aurois trouvé des plaisirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécusse avec beaucoup d'économie, ma bourse insensiblement s'épuisait. Cette économie au reste étoit moins l'effet de la prudence que d'une simplicité de goût que même aujourd'hui l'usage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoissois pas, & je ne connois pas encore de meilleure chère que celle d'un repas rustique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin passable, on est toujours sûr de me bien régaler ; mon bon appétit fera le reste quand un maître d'hôtel & des laquais autour de moi ne me rassasieront pas de leur importun aspect. Je faisois alors de beaucoup meil-

leurs repas avec six ou sept sols de dépense que je ne les ai fait depuis à six ou sept francs. J'étois donc sobre faute d'être tenté de ne pas l'être ; encore ai-je tort d'appeller tout cela sobriété ; car j'y mettois toute la sensualité possible. Mes poires , ma giuncà , mon fromage , mes griffes , & quelques verres d'un gros vin de Monferrat à couper par tranches , me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus sensiblement de jour en jour , & malgré l'étourderie de mon âge , mon inquiétude sur l'avenir , alla bientôt jusqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Espagne , il ne me resta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre , encore n'étoit-il pas facile à réaliser. Je songeai à mon ancien métier ; mais je ne le savois pas assez pour aller travailler chez un maître , & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc en attendant mieux le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes sur de la vaisselle , espérant tenter les gens par le bon marché , en me mettant à leur

discrétion. Cet expédient ne fut pas fort heureux. Je fus presque par-tout éconduit, & ce que je trouvois à faire étoit si peu de chose, qu'à peine y gagnai-je quelques repas. Un jour, cependant, passant d'assez bon matin dans la contrànova, je vis à travers les vitres d'un comptoir une jeune marchande de si bonne grace, & d'un air si attirant, que malgré ma timidité près des dames, je n'hésitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit asseoir, conter ma petite histoire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfèvre du voisinage les outils dont j'avois dit avoir besoin, elle monta dans sa cuisine & m'apporta elle-même à déjeuner. Ce début me parut de bon augure ; la suite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail ; encore plus de mon petit babil quand je me fus un peu rassuré : car elle étoit brillante & parée, & malgré son air gracieux, cet éclat m'en avoit imposé. Mais son accueil plein de bonté, son ton compatissant, ses manières douces & ca-

ressantes me mirent bientôt à mon aise. Je vis que je réussissois, & cela me fit réussir davantage. Mais quoiqu'Italienne, & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant si modeste, & moi si timide, qu'il étoit difficile que cela vînt sitôt à bien. On ne nous laissa pas le tems d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai passés auprès d'elle, & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainsi que les plus purs plaisirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel peint sur son joli visage, rendoit la vivacité touchante. Elle s'appelloit Madame *Basilé*. Son mari, plus âgé qu'elle & passablement jaloux, la laissoit durant ses voyages sous la garde d'un commis trop maussade pour être séduisant, & qui ne laissoit pas d'avoir des prétentions pour son compte, qu'il ne montrait gueres que par sa mauvaise humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimasse à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit assez bien. Ce nouvel *Egiste* grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez sa Dame; il me traitoit avec

un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il sembloit même qu'elle se plût pour le tourmenter à me caresser en sa présence, & cette sorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la pouvoit pas jusques-là, ou du moins ce n'étoit pas de la même manière. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit qu'elle ne fût point faire les avances, soit qu'elle voulût sérieusement être sage, elle avoit alors une sorte de réserve qui n'étoit pas repoussante, mais qui m'intimidoit sans que je fusse pourquoi. Quoique je ne me sentisse pas pour elle ce respect aussi vrai que tendre que j'avois pour *Madame de Warens*, je me sentoís plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarrassé, tremblant, je n'osois la regarder, je n'osois respirer auprès d'elle; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorais d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder sans être apperçu : les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroissoit entre son gant & sa manchette, & celui qui se faisoit quelquefois entre son tour de gorge & son mouchoir. Chaque objet

ajoutoit à l'impression des autres. A force de regarder ce que je pouvois voir & même au-delà, mes yeux se troubloient, ma poitrine s'oppressoit, ma respiration d'instant en instant plus embarrassée, me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer sans bruit des soupirs fort incommodes dans le silence où nous étions assez souvent. Heureusement Madame *Basile*, occupée à son ouvrage, ne s'en appercevoit pas à ce qu'il me sembloit. Cependant je voyois quelquefois par une sorte de sympathie, son fichu se renfler assez fréquemment. Ce dangereux spectacle achevoit de me perdre, & quand j'étois prêt à céder à mon transport, elle m'adressoit quelque mot d'un ton tranquille, qui me faisoit rentrer en moi-même à l'instant.

Je la vis plusieurs fois seule de cette manière, sans que jamais un mot, un geste, un regard même trop expressif, marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faisoit cependant mes délices, & à peine dans la simplicité de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois si tourmenté. Il paroissoit que ces petits

tête-à-têtes ne lui déplaisoient pas non plus; du moins elle en rendoit les occasions assez fréquentes; soin bien gratuit assurément de sa part, pour l'usage qu'elle en faisoit, & qu'elle m'en laissoit faire.

Un jour qu'ennuyée des fots colloques du commis, elle avoit monté dans sa chambre, je me hâtai dans l'arrière-boutique où j'étois d'achever ma petite tâche, & je la suivis. Sa chambre étoit entr'ouverte; j'y entrai sans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtré ayant en face le côté de la chambre opposé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer, ni m'entendre, à cause du bruit que des chariots faisoient dans la rue. Elle se mettoit toujours bien : ce jour-là sa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieuse, sa tête un peu baissée laissoit voir la blancheur de son cou, ses cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute sa figure un charme que j'eus le tems de considérer, & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre, en tendant les bras vers elle d'un mouvement passionné, bien sûr qu'elle ne pouvoit m'entendre, & ne pensant pas qu'elle pût me voir : mais

il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne fais quel effet ce transport fit sur elle ; elle ne me regarda point, ne me parla point ; mais tournant à demi la tête, d'un simple mouvement de doigt elle me montra la natte à ses pieds. Tressaillir, pousser un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée ne fut pour moi qu'une même chose : mais ce qu'on auroit peine à croire, est que dans cet état je n'osai rien entreprendre au-delà, ni dire un seul mot, ni lever les yeux sur elle, ni la toucher même dans une attitude aussi contrainte, pour m'appuyer un instant sur ses genoux. J'étois muet, immobile ; mais non pas tranquille assurément : tout marquoit en moi l'agitation, la joie, la reconnaissance, les ardens desirs incertains dans leur objet, & contenus par la frayeur de déplaire, sur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit se rassurer.

Elle ne paroissoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à sentir toute la conséquence d'un signe parti sans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni me repoussoit ; elle n'ôtoit pas les yeux

de dessus son ouvrage ; elle tâchoit de faire comme si elle ne m'eût pas vu à ses pieds, mais toute ma bêtise ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras , peut-être mes desirs & qu'elle étoit retenue par une honte semblable à la mienne, sans que cela me donnât la force de la surmonter. Cinq ou six ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, selon moi , mettre de son côté toute la hardiesse , & je me disois que puisqu'elle ne faisoit rien pour exciter la mienne, elle ne vouloit pas que j'en eusse. Même encore aujourd'hui je trouve que je pensois juste , & sûrement elle avoit trop d'esprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit besoin, non-seulement d'être encouragé, mais d'être instruit.

Je ne sais comment eût fini cette scène vive & muette , ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux, si nous n'eussions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame *Basile* alarmée me dit vivement de la voix & du geste ; levez-vous, voici *Rosina*. En me levant

en hâte , je saisis une main qu'elle me tendoit , & j'y appliquai deux baisers brûlans , au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un si doux moment : mais l'occasion que j'avois perdue ne revint plus , & nos jeunes amours en restèrent là.

C'est peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme est restée empreinte au fonds de mon cœur en traits si charmans. Elle s'y est même embellie à mesure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eût eu d'expérience , elle s'y fût prise autrement pour animer un petit garçon : mais si son cœur étoit foible , il étoit honnête ; elle cédoit involontairement au penchant qui l'entraînoit , c'étoit selon toute apparence sa première infidélité , & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre sa honte , que la mienne. Sans en être venu là j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds , sans même oser toucher à sa robe. Non , il n'y a point de jouissances pareilles à celles que peut
donner

donner une honnête femme qu'on aime : tout est faveur auprès d'elle. Un petit signe du doigt, une main légèrement pressée contre ma bouche, sont les seules faveurs que je reçus jamais de Madame *Basile*, & le souvenir de ses faveurs si légères me transporte encore en y pensant.

Les deux jours suivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête ; il me fut impossible d'en trouver le moment, & je n'apperçus de sa part aucun soin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir assez gouverner les siens. Son maudit commis fut plus désolant que jamais. Il devint même railleur, goguenard ; il me dit que je serois mon chemin près des Dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiscretion, & me regardant déjà comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du mystere un goût qui jusqu'alors n'en avoit pas grand besoin. Cela me rendit plus circonspect à saisir les occasions de le satisfaire, & à force de les vouloir sûres, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romanesque dont jamais je n'ai pu me guérir,

Ire Partie.

G

& qui, jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup démenti les prédictions du commis. J'aimois trop sincèrement, trop parfaitement, j'ose dire, pour pouvoir aisément être heureux. Jamais passions ne furent en même tems plus vives & plus pures que les miennes; jamais amour ne fut plus tendre, plus vrai, plus désintéressé. J'aurois mille fois sacrifié mon bonheur à celui de la personne que j'aimois; sa réputation m'étoit plus chère que ma vie, & jamais pour tous les plaisirs de la jouissance, je n'aurois voulu compromettre un moment son repos. Cela m'a fait apporter tant de soins, tant de secret, tant de précaution dans mes entreprises, que jamais aucune n'a pu réussir. Mon peu de succès près des femmes est toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiste, ce qu'il y avoit de singulier étoit qu'en devenant plus insupportable, le traître sembloit devenir plus complaisant. Dès le premier jour que sa dame m'avoit pris en affection, elle avoit songé à me rendre utile dans le magasin. Je savois passablement l'arithmétique; elle lui avoit proposé de m'apprendre à tenir les li-

vres : mais mon bourru reçut très-mal la proposition , craignant peut-être d'être supplanté. Ainsi tout mon travail , après mon burin , étoit de transcrire quelques comptes & mémoires, de mettre au net quelques livres, & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en françois. Tout d'un coup mon homme s'avisa de revenir à la proposition faite & rejetée, & dit qu'il m'apprendroit les comptes à parties doubles, & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes services à *M. Basile*, quand il seroit de retour. Il y avoit dans son ton, dans son air, je ne fais quoi de faux, de malin, d'ironique, qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame *Basile* sans attendre ma réponse lui dit séchement que je lui étois obligé de ses offres ; qu'elle espéroit que la fortune favoriseroit enfin mon mérite, & que ce seroit grand dommage qu'avec tant d'esprit je ne fusse qu'un commis.

Elle m'avoit dit plusieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoissance qui pourroit m'être utile. Elle pensoit assez sagement pour sentir qu'il étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un dîné où je me

trouvai; & où se trouva aussi un Jacobin de bonne mine, auquel elle me présenta. Le moine me traita très-affectueusement, me félicita sur ma conversion, & me dit plusieurs choses sur mon histoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée: puis me donnant deux petits coups d'un revers de main sur la joue, il me dit d'être sage, d'avoir bon courage & de l'aller voir, que nous causerions plus à loisir ensemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui, que c'étoit un homme de considération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame *Basile* qu'il étoit son confesseur. Je me rappelle bien aussi que sa décente familiarité étoit mêlée de marques d'estime & même de respect pour sa pénitente, qui me firent alors moins d'impression qu'elle ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu rendre sensible une jeune femme respectée par son confesseur!

La table ne se trouva pas assez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de Monsieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions & de

la bonne chère ; il y eut bien des affiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'étoit sûrement pas pour lui. Tout alloit très bien jusques-là ; les femmes étoient fort gaies , les hommes fort galans , Madame *Basile* faisoit ses honneurs avec une grace charmante. Au milieu du dîné on entend arrêter une chaise à la porte , quelqu'un monte ; c'est M. *Basile*. Je le vois comme s'il entroit actuellement , en habit d'écarlate à boutons d'or ; couleur que j'ai prise en aversion depuis ce jour là. M. *Basile* étoit un grand & bel homme , qui se présentoit très-bien. Il entre avec fracas , & de l'air de quelqu'un qui surprend son monde , quoiqu'il n'y eût là que de ses amis. Sa femme lui saute au cou , lui prend les mains , lui fait mille caresses qu'il reçoit sans les lui rendre. Il salue la compagnie , on lui donne un couvert , il mange. A peine avoit-on commencé de parler de son voyage , que jettant les yeux sur la petite table , il demande d'un ton sévère , ce que c'est que ce petit garçon qu'il apperçoit là. Madame *Basile* le lui dit tout naïvement. Il demande si je loge dans la maison ? On lui dit que non. Pourquoi non ? reprend-il

grossièrement : puisqu'il s'y tient le jour il peut bien y rester la nuit. Le moine prit la parole , & après un éloge grave & vrai de Madame *Basile* , il fit le mien en peu de mots ; ajoutant que loin de blâmer la pieuse charité de sa femme , il devoit s'empressez d'y prendre part ; puisque rien n'y passoit les bornes de la discrétion. Le mari répliqua d'un ton d'humeur dont il cachoit la moitié , contenu par la présence du moine , mais qui suffit pour me faire sentir qu'il avoit des instructions sur mon compte , & que le commis m'avoit servi de sa façon.

A peine étoit on hors de table , que celui-ci dépêché par son bourgeois , vint en triomphe me signifier de sa part de sortir à l'instant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il assaisonna sa commission de tout ce qui pouvoit la rendre insultante & cruelle. Je partis sans rien dire , mais le cœur navré , moins de quitter cette aimable femme , que de la laisser en proie à la brutalité de son mari. Il avoit raison , sans doute , de ne vouloir pas qu'elle fût infidelle ; mais quoique sage & bien née , elle étoit italienne , c'est-à-dire , sensible & vindicative , & il avoit tort ,

ce me semble , de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le succès de ma première aventure. Je voulus essayer de repasser deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit sans cesse : mais au lieu d'elle je ne vis que son mari & le vigilant commis , qui m'ayant apperçu , me fit avec l'aune de la boutique un geste plus expressif qu'attirant. Me voyant si bien guetté , je perdis courage & n'y passai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avoit ménagé. Malheureusement je ne savois pas son nom. Je rôdai plusieurs fois inutilement autour du couvent pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôtèrent les charmans souvenirs de Madame *Basile* , & dans peu je l'oubliai si bien , qu'aussi simple & aussi novice qu'auparavant , je ne restai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ses libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage ; très-modestement toutefois , & avec la précaution d'une femme prudente , qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure,

& qui vouloit m'empêcher de souffrir ,
& non pas me faire briller. Mon habit
que j'avois apporté de Geneve , étoit
bon & portable encore ; elle y ajouta
seulement un chapeau & quelque linge.
Je n'avois point de manchettes ; elle ne
voulut point m'en donner , quoique j'en
eusse bonne envie. Elle se contenta de
me mettre en état de me tenir propre , &
c'est un soin qu'il ne fallut pas me re-
commander , tant que je parus devant
elle.

Peu de jours après ma catastrophe ,
mon hôtesse qui , comme j'ai dit , m'a-
voit pris en amitié , me dit qu'elle m'a-
voit peut-être trouvé une place , & qu'une
dame de condition vouloit me voir. A
ce mot , jé me crus tout de bon dans les
hautes aventures ; car j'en revenois tou-
jours-là. Celle-ci ne se trouva pas aussi
brillante que je me l'étois figurée. Je
fus chez cette dame avec le domestique
qui lui avoit parlé de moi. Elle m'inter-
rogea , m'examina ; je ne lui déplûs pas ;
& tout de suite j'entrai à son service ,
non pas tout-à-fait en qualité de favori ,
mais en qualité de laquais. Je fus vêtu
de la couleur de ses gens : la seule dis-
tinction fut qu'ils portoient l'éguillette ,

& qu'on ne me la donna pas : comme il n'y avoit point de galons à sa livrée, cela faisoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances.

Madame la comtesse de *Vercellis*, chez qui j'entrai, étoit veuve & sans enfans, son mari étoit piémontois ; pour elle, je l'ai toujours crue savoyarde, ne pouvant imaginer qu'une piémontoise parlât si bien françois & eût un accent si pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un esprit orné, aimant la littérature françoise, & s'y connoissant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & presque la grace de celles de Madame de *Sévigné* ; on auroit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaisoit pas, étoit de les écrire sous sa dictée ; un cancer au sein qui la faisoit beaucoup souffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle même.

Madame de *Vercellis* avoit, non-seulement beaucoup d'esprit, mais une ame élevée & forte. J'ai suivi sa dernière maladie, je l'ai vue souffrir & mourir sans

jamais marquer un instant de foiblesse, sans faire le moindre effort pour se contraindre, sans sortir de son rôle de femme, & sans se douter qu'il y eût à cela de la philosophie; mot qui n'étoit pas encore à la mode, & qu'elle ne connoissoit même pas dans le sens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractère alloit quelquefois jusqu'à la sécheresse. Elle m'a toujours paru aussi peu sensible pour autrui que pour elle-même, & quand elle faisoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en soi, plutôt que par une véritable commisération. J'ai un peu éprouvé de cette insensibilité pendant les trois mois que j'ai passés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque espérance qu'elle avoit incessamment sous les yeux, & qu'elle songeât, se sentant mourir, qu'après elle il auroit besoin de secours & d'appui: cependant, soit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particulière, soit que les gens qui l'obsédoient ne lui aient permis de songer qu'à eux, elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curiosité

de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois; elle étoit bien aise que je lui montrasse les lettres que j'écrivois à Madame de *Warens*, que je lui rendisse compte de mes sentimens. Mais elle ne s'y prenoit assurément pas bien pour les connoître en ne me montrant jamais les siens. Mon cœur aimoit à s'épancher, pourvu qu'il sentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations seches & froides, sans aucun signe d'approbation ni de blâme sur mes réponses, ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit si mon babil plaisoit ou déplaisoit, j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je pensois qu'à ne rien dire qui put me nuire. J'ai remarqué depuis que cette maniere seche d'interroger les gens pour les connoître, est un tic assez commun chez les femmes qui se piquent d'esprit. Elles s'imaginent qu'en ne laissant point paroître leur sentiment, elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre; mais elles ne voyent pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela seul à se mettre en garde, & s'il croit que, sans prendre à lui un véritable intérêt,

on ne veut que le faire jaser ; il ment , ou se tait , ou redouble d'attention sur lui-même , & aime encore mieux passer pour un sot que d'être dupe de votre curiosité. Enfin c'est toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'affecter de cacher le sien.

Madame de *Vercellis* ne m'a jamais dit un mot qui sentît l'affection , la pitié , la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement , je répondois avec réserve. Mes réponses étoient si timides qu'elle dut les trouver basses & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me questionnoit plus , ne me parloit plus que pour son service. Elle me jugea moins sur ce que j'étois , que sur ce qu'elle m'avoit fait , & à force de ne voir en moi qu'un laquais , elle m'empêcha de lui paroître autre chose.

Je crois que j'éprouvai dès lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traversé toute ma vie , & qui m'a donné une aversion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de *Vercellis* n'ayant point d'enfans , avoit pour héritier son neveu le comte de la *Roque* qui lui faisoit assiduement sa cour. Outre cela ses principaux domestiques

qui la voyoient tirer à sa fin ne s'oublioient pas , & il y avoit tant d'empreslés autour d'elle , qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penser à moi. A la tête de sa maison étoit un nommé *M. Lorenzy* , homme adroit , dont la femme encore plus adroite , s'étoit tellement insinuée dans les bonnes graces de sa maîtresse , qu'elle étoit plutôt chez elle sur le pied d'une amie que d'une femme à ses gages. Elle lui avoit donné pour femme de chambre une niece à elle , appelée *Mlle. Pontal* , fine mouche , qui se donnoit des airs de demoiselle suivante & aidait sa tante à obséder si bien leur maîtresse qu'elle ne voyoit que par leurs yeux & n'agissoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois personnes : je leur obéissois , mais je ne les servois pas ; je n'imaginois pas qu'outre le service de notre commune maîtresse je dusse être encore le valet de ses valets. J'étois d'ailleurs une espece de personnage inquiétant pour eux. Ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place ; ils craignoient que madame ne le vît aussi , & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions ; car ces sortes

de gens, trop avides pour être justes ; regardent tous les legs qui sont pour d'autres - comme pris sur leur propre bien. Ils se réunirent donc pour m'écarter de ses yeux. Elle aimoit à écrire des lettres ; c'étoit un amusement pour elle dans son état ; ils l'en dégoûtèrent & l'en firent détourner par le médecin en la persuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le service, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaises autour d'elle : enfin l'on fit si bien que quand elle fit son testament, il y avoit huit jours que je n'étois entré dans sa chambre. Il est vrai, qu'après cela j'y entrai comme auparavant, & j'y fus même plus assidu que personne : car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient, la constance avec laquelle elle les souffroit me la rendoit extrêmement respectable & chere, & j'ai bien versé dans sa chambre des larmes sinceres, sans qu'elle ni personne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'esprit & de sens ; sa mort fut celle d'un sage. Je puis dire qu'elle me

rendit la religion catholique aimable par la sérénité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs, sans négligence & sans affectation. Elle étoit naturellement sérieuse. Sur la fin de sa maladie elle prit une sorte de gaîté trop égale pour être jouée, & qui n'étoit qu'un contre-poids donné par la raison même, contre la tristesse de son état. Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne cessa de s'entretenir paisiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon dit-elle en se retournant, femme qui pette n'est pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages à ses bas domestiques; mais n'étant point couché sur l'état de sa maison je n'eus rien. Cependant le comte de la *Roque* me fit donner trente livres & me laissa l'habit neuf que j'avois sur le corps, & que M. *Lorenzy* vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois sans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y

retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon séjour chez Madame de *Vercellis* ! Mais , bien que mon apparente situation demeurât la même , je ne sortis pas de la maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime & l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée , & dont l'amer sentiment , loin de s'affoiblir , s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles ? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne sauroit se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la misère une fille aimable , honnête , estimable , & qui sûrement valoit beaucoup mieux que moi.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison , & qu'il ne s'égare bien des choses. Cependant , telle étoit la fidélité des domestiques , & la vigilance de M. & Madame *Lorenz*, que rien ne se trouva de manque sur l'in-

ventaire. La seule Mlle. *Pontal* perdit un petit ruban couleur de rose & argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étoient à ma portée ; ce ruban seul me tanta , je le volai , & comme je ne le cachois gueres on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avois pris. Je me trouble , je balbutie , & enfin je dis en rougissant , que c'est *Marion* qui me l'a donné. *Marion* étoit une jeune mauriennoise , dont Madame de *Vercellis* avoit fait sa cuisiniere , quand , cessant de donner à manger , elle avoit renvoyé la sienne , ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non - seulement *Marion* étoit jolie , mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes , & sur-tout un air de modestie & de douceur qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer. D'ailleurs bonne fille , sage , & d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avoit gueres moins de confiance en moi qu'en elle , & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir ; l'assemblée étoit nombreuse , le comte de la *Roque* y étoit. Elle ar-

rive , on lui montre le ruban , je la charge effrontément ; elle reste interdite , se tait , me jette un regard qui auroit défarmé les démons & auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance , mais sans emportement , m'apostrophe , m'exhorte à rentrer en moi-même , à ne pas déshonorer une fille innocente qui na m'a jamais fait de mal ; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer , & ne me dit que ces mots. Ah *Roussseau* ! je vous croyois un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse , mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté , mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne sembloit pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique , & de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument , mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne se donna pas le tems d'approfondir la chose , & le comte

de la *Roque* en nous renvoyant tous deux se contenta de dire que la conscience du coupable vengeroit assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à son honneur de toutes manières. Le vol n'étoit qu'une bagatelle, mais enfin c'étoit un vol, & qui pis est, employé à séduire un jeune garçon; enfin le mensonge & l'obstination ne laissoient rien à espérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la misère & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aye exposée. Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter. Eh! si le remords d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime,

comme s'il n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuse il m'ôte la plus douce consolation des innocens persécutés : il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospere & s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même Madame de *Warens*. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistoit. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allégement sur ma conscience, & je puis dire que le desir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera sûrement pas que j'aye ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre si je n'exposois en même tems mes dispositions in-

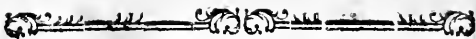
térieures , & que je craignisse de m'excuser en ce qui est conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment , & lorsque je chargai cette malheureuse fille , il est bizarre mais il est vrai que mon amitié pour elle en fut la cause. Elle étoit présente à ma pensée , je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulois faire & de m'avoir donné le ruban parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître ensuite mon cœur fut déchiré , mais la présence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition , je ne craignois que la honte ; mais je la craignois plus que la mort , plus que le crime , plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer , m'étouffer dans le centre de la terre : l'invincible honte l'emporta sur tout , la honte seule fit mon impudence , & plus je devenois criminel , plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu , déclaré publiquement , moi présent , voleur , menteur , calomniateur. Un trouble universel m'ôtoit tout autre sentiment. Si

l'on m'eût laissé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de la *Roque* m'eût pris à part, qu'il m'eût dit ; ne perdez pas cette pauvre fille. Si vous êtes coupable , avouez-le moi ; je me serois jetté à ses pieds dans l'instant ; j'en suis parfaitement sûr. Mais on ne fit que m'intimider quand il falloit me donner du courage. L'âge est encore une attention qu'il est juste de faire. A peine étois-je sorti de l'enfance , ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeunesse les véritables noirceurs sont plus criminelles encore que dans l'âge mûr ; mais ce qui n'est que foiblesse l'est beaucoup moins , & ma faute au fond n'étoit gueres autre chose. Aussi son souvenir m'afflige-t-il moins à cause du mal en lui-même , qu'à cause de celui qu'il a dû causer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reste de ma vie de tout acte tendant au crime par l'impression terrible qui m'est restée du seul que j'aie jamais commis , & je crois sentir que mon aversion pour le mensonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un aussi noir. Si c'est un crime qui puisse être expié , comme j'ose le croire , il doit l'être par tant de mal-

heurs dont la fin de ma vie est accablée, par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occasions difficiles, & la pauvre *Marion* trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été mon offense envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire sur cet article. Qu'il me soit permis de n'en reparler jamais.

Fin du Livre second,





L E S

CONFESSIONS

D E

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE TROISIEME.

SORTI de chez Madame de *Vercellis* à-peu-près comme j'y étois entré, je retournai chez mon ancienne hôtesse, & j'y restai cinq ou six semaines, durant lesquelles la santé, la jeunesse & l'oisiveté me rendirent souvent mon tempérament importun. J'étois inquiet, distrait, rêveur ; je pleurois, je soupirois, je desirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je sentoient pourtant la privation. Cet état ne peut se décrire & peu d'hommes même le peuvent imaginer ; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie, à la fois tourmentante & délicieuse qui dans l'ivresse du desir donne un avant goût de la jouissance.

sance. Mon sang allumé remplissoit incessamment mon cerveau de filles & de femmes, mais n'en sentant pas le véritable usage, je les occupois bizarrement en idées à mes fantaisies sans en savoir rien faire de plus ; & ces idées tenoient mes sens dans une activité très-incommodé, dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiselle *Goton*. Mais ce n'étoit plus le tems ou les jeux de l'enfance alloient là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conscience du mal, étoit venue avec les années ; elle avoit accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible, & jamais ni dans ce tems-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une proposition lascive, que celle à qui je la faisois ne m'y ait en quelque sorte contraint par ses avances, quoique sachant qu'elle n'étoit pas scrupuleuse, & presque assuré d'être pris au mot.

Mon séjour chez Madame de *Vercellis* m'avoit procuré quelques connoissances que j'entretenois, dans l'espoir qu'elles pourroient m'être utiles. J'allois voir quelquefois entre autres un abbé sa-

voyard appelé M. *Gaime*, précepteur des enfans du comte de *Mellaredé*. Il étoit jeune encore, & peu répandu, mais plein de bon sens, de probité, de lumieres & l'un des plus honnêtes hommes que j'aye connus. Il ne me fut d'aucune ressource pour l'objet qui m'attiroit chez lui ; il n'avoit pas assez de crédit pour me placer ; mais je trouvais près de lui des avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie ; les leçons de la saine morale, & les maximes de la droite raison. Dans l'ordre successif de mes goûts & de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas ; *Achille* ou *Thersite*, tantôt héros & tantôt vaurien. M. *Gaime* prit le soin de me mettre à ma place & de me montrer à moi-même sans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens ; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obstacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti, de sorte qu'ils devoient, selon lui, bien moins me servir de degrés pour monter à la fortune que de ressources pour m'en passer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine dont je n'avois que de fausses idées ; il me montra comment dans un destin contraire

l'homme sage peut toujours tendre au bonheur, & courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur sans sagesse, & comment la sagesse est de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur en me prouvant que ceux qui dominoient les autres, n'étoient ni plus sages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une chose qui m'est souvent revenue à la mémoire, c'est que si chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres, il y auroit plus de gens qui voudroient descendre que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, & qui n'a rien d'outré, m'a été d'un grand usage dans le cours de ma vie pour me faire tenir à ma place paisiblement. Il me donna les premières vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avoit saisi que dans ses excès. Il me fit sentir que l'enthousiasme des vertus sublimes étoit peu d'usage dans la société, qu'en s'élançant trop haut, on étoit sujet aux chûtes, que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les actions héroïques, qu'on en tiroit meilleur parti pour

l'honneur & pour le bonheur, & qu'il valoit infiniment mieux avoir toujours l'estime des hommes, que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire, & dont mon état présent étoit la suite, nous conduisoit à parler de religion. L'on conçoit déjà que l'honnête M. *Gaime* est, du moins en grande partie, l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réserve, il s'expliqua moins ouvertement sur certains points; mais au reste ses maximes, ses sentimens, ses avis furent les mêmes, & jusqu'au conseil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainsi sans m'étendre sur des entretiens dont chacun peut voir la substance, je dirai que ses leçons sages, mais d'abord sans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les soins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma conversion fût peu solide, je ne laissois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de ses entretiens,

j'y pris goût à cause de leur clarté, de leur simplicité, & sur-tout d'un certain intérêt de cœur dont je sentoís qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame aimante, & je me suis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'est sur quoi mon tact ne me trompe gueres. Aussi je m'affectionnois véritablement à M. *Gaime*, j'étois pour ainsi dire son second disciple, & cela me fit pour le moment même l'ineffimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oisiveté.

Un jour que je ne pensois à rien moins, on vient me chercher de la part du comte de la *Roque*. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé, je n'y allois plus : je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit resté de mauvaises impressions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus d'une fois du plaisir avec lequel je remplissois mon devoir auprès de sa tante, il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi même je n'y songeois plus. Il me reçut bien, me dit que sans m'amuser de promesses vagues, il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réussi, qu'il me mettoit en chemin

de devenir quelque chose, que c'étoit à moi de faire le reste ; que la maison où il me faisoit entrer, étoit puissante & considérée, que je n'avois pas besoin d'autres protecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en simple domestique, comme je venois de l'être, je pouvois être assuré que si l'on me jugeoit par mes sentimens & par ma conduite au-dessus de cet état, on étoit disposé à ne m'y pas laisser. La fin de ce discours démentit cruellement les brillantes espérances que le commencement m'avoit données. Quoi ! toujours laquais ? me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me sentoís trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laissât.

Il me mena chez le comte de *Gouyon*, premier écuyer de la reine & chef de l'illustre maison de *Solar*. L'air de dignité de ce respectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de son accueil. Il m'interrogea avec intérêt, & je lui répondis avec sincérité. Il dit au comte de la *Roque* que j'avois une physionomie agréable & qui promettoit de l'esprit, qu'il lui paroissoit qu'en effet je n'en manquois pas, mais que ce n'étoit

pas là tout, & qu'il falloit voir le reste. Puis se tournant vers moi; mon enfant, me dit-il, presque en toutes choses les commencemens sont rudes; les vôtres ne le seront pourtant pas beaucoup. Soyez sage, & cherchez à plaire ici à tout le monde; voilà quant à présent votre unique emploi. Du reste, ayez bon courage; on veut prendre soin de vous. Tout de suite il passa chez la Marquise de *Breil* sa belle fille, & me présenta à elle, puis à l'Abbé de *Gouvon* son fils. Ce début me parut de bon augure. J'en savois assez déjà pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet on ne me traita point comme tel. J'eus la table de l'Office; on ne me donna point d'habit de livrée, & le comte de *Favria*, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derriere son carrosse, son grand-pere défendit que je montasse derriere aucun carrosse, & que je suivisse personne hors de la maison. Cependant je servois à table, & je faisois à-peu-près au dedans le service d'un laquais; mais je le faisois en quelque façon librement, sans être attaché nommément à personne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, &

des images que le comte de *Favria* me faisoit découper, j'étois presque le maître de tout mon tems dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas étoit assurément très-dangereuse; elle n'étoit pas même fort humaine; car cette grande oisiveté pouvoit me faire contracter des vices que je n'aurois pas eus sans cela.

Mais c'est ce qui très-heureusement n'arriva point. Les leçons de M. *Gaime* avoient fait impression sur mon cœur, & j'y pris tant de goût que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient sortir ainsi furtivement, ne devinoient gueres où j'allois. Il ne se peut rien de plus sensé que les avis qu'il me donna sur ma conduite. Mes commencemens furent admirables; j'étois d'une assiduité, d'une attention, d'un zele qui charmoient tout le monde. L'abbé *Gaime* m'avoit sagement averti de modérer cette première ferveur, de peur qu'elle ne vînt à se relâcher & qu'on n'y prît garde. Votre début, me dit-il, est la règle de ce qu'on exigera de vous: tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la suite, mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit gueres examiné sur mes petits talens & qu'on ne me supposoit que ceux que m'avoit donné la nature, il ne paroissoit pas, malgré ce que le Comte de *Gouvon* m'avoit pu dire, qu'on songeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverse, & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de *Breil*, fils du Comte de *Gouvon*, étoit alors Ambassadeur à Vienne. Il survint des mouvemens à la Cour, qui se firent sentir dans la famille, & l'on y fut quelques semaines dans une agitation qui ne laissoit gueres le tems de penser à moi. Cependant jusques-là je m'étois peu relâché. Une chose me fit du bien & du mal, en m'éloignant de toute dissipation extérieure, mais en me rendant un peu plus distrait sur mes devoirs.

Mademoiselle de *Breil* étoit une jeune personne à-peu-près de mon âge, bien faite, assez belle, très-blanche, avec des cheveux très-noirs, &, quoique brune, portant sur son visage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais résisté. L'habit de Cour, si favorable aux jeunes personnes, marquoit sa jolie taille, dégageoit sa poi-

trine & ses épaules, & rendoit son teint encore plus éblouissant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'est pas à un domestique de s'appercevoir de ces choses là; j'avois tort, sans doute, mais je m'en appercevois toutefois, & même je n'étois pas le seul. Le maître-d'hôtel & les valets-de-chambre en parloient quelquefois à table avec une grossièreté qui me faisoit cruellement souffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliois point; je me tenois à ma place, & mes desirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir Mademoiselle de *Breil*, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'esprit, du sens, de l'honnêteté; mon ambition bornée au plaisir de la servir n'alloit point au-delà de mes droits. A table j'étois attentif à chercher l'occasion de les faire valoir. Si son laquais quittoit un moment sa chaise, à l'instant on m'y voyoit établi: hors de là je me tenois vis-à-vis d'elle; je cherchois dans ses yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer son assiette. Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordon-

ner quelque chose , me regarder , me dire un seul mot ; mais point ; j'avois la mortification d'être nul pour elle ; elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant son frere qui m'adrescoit quelquefois la parole à table , m'ayant dit je ne fais quoi de peu obligeant , je lui fis une réponse si fine & si bien tournée qu'elle y fit attention & jetta les yeux sur moi. Ce coup-d'œil qui fut court ne laissa pas de me transporter. Le lendemain l'occasion se présenta d'en obtenir un second & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand dîné , où pour la première fois je vis avec beaucoup d'étonnement le maître-d'hôtel servir l'épée au côté & le chapeau sur la tête. Par hasard on vint à parler de la devise de la maison de *Solar* qui étoit sur la tapisserie avec les armoiries. *Tel fiert qui ne tue pas*. Comme les piemontois ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue françoise , quelqu'un trouva dans cette devise une faute d'orthographe , & dit qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t*.

Le vieux comte de *Gouyon* alloit répondre , mais ayant jetté les yeux sur moi , il vit que je souriois sans oser rien

dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le *t* fût de trop ; que *fier* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus* fier , menaçant ; mais du verbe *ferit* il frappe , il blesse. Qu'ainfi la devise ne me paroïssoit pas dire , tel menace , mais *tel frappe qui ne tue pas*.

Tout le monde m'e regardoit & se regardoit sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement sur le visage de Mademoiselle de *Breil* un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jetter un second regard qui valoit tout au moins le premier ; puis tournant les yeux vers son grand papa , elle sembloit attendre avec une sorte d'impatience la louange qu'il me devoit , & qu'il me donna en effet si pleine & entiere , & d'un air si content que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court , mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel & vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après , Mademoiselle de *Breil* le-

vant derechef les yeux sur moi me pria d'un ton de voix aussi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre je répandis une partie de l'eau sur l'assiette & même sur elle. Son frere me demanda étourdiment pourquoi je tremblois si fort. Cette question ne servit pas à me rassurer, & Mademoiselle de *Breil* rougit jusqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman ; où l'on remarquera , comme avec Madame *Basile* & dans toute la suite de ma vie que je ne suis pas heureux dans la conclusion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de *Breil* ; je n'obtins plus une seule marque d'attention de la part de sa fille. Elle sortoit & entroit sans me regarder , & moi j'osois à peine jeter les yeux sur elle. J'étois même si bête & si maladroit qu'un jour qu'elle avoit en passant laissé tomber son gant ; au lieu de m'élaner sur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baisers , je n'osai sortir de ma place , & je laissai ramasser le gant par un gros butor de valet que j'aurois

volontiers écrasé. Pour achever de m'intimider , je m'aperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de *Breil*. Non-seulement elle ne m'ordonnoit rien , mais elle n'acceptoit jamais mon service , & deux fois me trouvant dans son antichambre elle me demanda d'un ton fort sec si je n'avois rien à faire ? Il fallut renoncer à cette chere antichambre : j'en eus d'abord du regret ; mais les distractions vinrent à la traverse , & bientôt je n'y pensai plus.

J'eus de quoi me consoler du dédain de Madame de *Breil* par les bontés de son beau-pere , qui s'aperçut enfin que j'étois là. Le soir du dîné dont j'ai parlé , il eut avec moi un entretien d'une demi-heure , dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard , quoiqu'homme d'esprit , en avoit moins que Madame de *Vercellis* , mais il avoit plus d'entrailles , & je réussis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'abbé de *Gouvon* son fils , qui m'avoit pris en affection , que cette affection si j'en profitois pouvoit m'être utile , & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit sur moi. Dès

le lendemain matin je volai chez M. l'abbé. Il ne me reçut point en domestique ; il me fit asseoir au coin de son feu , & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation , commencée sur tant de choses , n'étoit achevée sur aucune. Trouvant sur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enseigner davantage. Nous convînmes que je me rendrois chez lui tous les matins , & je commençai dès le lendemain. Ainsi par une de ces bizarreries qu'on trouvera souvent dans le cours de ma vie , en même tems au-dessus & au-dessous de mon état , j'étois disciple & valet dans la même maison , & dans ma servitude j'avois cependant un précepteur d'une naissance à ne l'être que des enfans des Rois.

M. l'abbé de *Gouvon* étoit un cadet destiné par sa famille à l'épiscopat , & dont par cette raison l'on avoit poussé les études, plus qu'il n'est ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'université de Sienne , où il avoit resté plusieurs années, & dont il avoit rapporté une assez forte dose de cruscantisme , pour être à-peu-près à Turin ce

qu'étoit jadis à Paris l'abbé de *Dangeau*. Le dégoût de la théologie l'avoit jetté dans les belles - lettres, ce qui est très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carrière de la prélature. Il avoit bien lu les poètes; il faisoit passablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais soit que mon babil lui eût fait quelque illusion sur mon savoir, soit qu'il ne pût supporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eût-il fait traduire quelques fables de Phedre qu'il me jetta dans Virgile où je n'entendois presque rien. J'étois destiné, comme on verra dans la suite, à apprendre souvent le latin, & à ne le savoir jamais. Cependant je travaillois avec assez de zèle, & M. l'abbé me prodiguoit ses soins avec une bonté dont le souvenir m'attendrit encore. Je passois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon instruction que pour son service : non pour celui de sa personne, car il ne souffrit jamais que je lui en rendisse aucun, mais pour écrire sous sa dictée & pour copier, & ma

fonction de secrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-seulement j'appris ainsi l'Italien dans sa pureté, mais je pris du goût pour la littérature, & quelque discernement des bons livres qui ne s'acquéroient pas chez *la Tribu*, & qui me servit beaucoup dans la suite, quand je me mis à travailler seul.

Ce tems fut celui de ma vie où sans projets romanesques, je pouvois le plus raisonnablement me livrer à l'espoir de parvenir. M. l'abbé, très-content de moi, le disoit à tout le monde, & son pere m'avoit pris dans une affection si singuliere, que le Comte de *Favria* m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madanie de *Breil* elle-même avoit quitté pour moi son air méprisant. Enfin je devins une espece de favori dans la maison, à la grande jalousie des autres domestiques, qui, me voyant honoré des instructions du fils de leur maître, sentoient bien que ce n'étoit pas pour rester long-tems leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit sur moi par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la maison de Solar voulant courir la car-

riere des ambassades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du ministère, auroit été bien aise de se former d'avance un sujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la suite obtenir sa confiance & la servir utilement. Ce projet du Comte de Gouvion étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand seigneur bienfaisant & prévoyant : mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop sensé pour ma tête, & demandoit un trop long assujettissement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à travers les aventures; & ne voyant point de femme à tout cela, cette maniere de parvenir me paroissoit lente, pénible & triste; tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & sûre que les femmes ne s'en mêloient pas; l'espece de mérite qu'elles protègent ne valant assurément pas celui qu'on me supposoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu, presque arraché l'estime de tout le monde, les épreuves étoient finies, & l'on me regardoit généralement dans la maison comme un jeune homme de la plus grande espérance, qui n'étoit pas à

sa place , & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit assignée par les hommes , & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caractéristiques qui me sont propres , & qu'il suffit de présenter au lecteur , sans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon espece , je ne les aimois pas , & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas ; entr'autres un M. *Muffard*, surnommé tord-gueule , peintre en miniature & un peu mon parent. Ce M. *Muffard* déterra ma demeure chez le Comte de *Gouvon*, & vint m'y voir avec un autre Genevois appelé *Bâcle*, dont j'avois été camarade durant mon apprentissage. Ce *Bâcle* étoit un garçon très-amusant , très-gai , plein de saillies bouffonnes , que son âge rendoit agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. *Bâcle* , mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Geneve. Quelle perte j'allois faire ! J'en sentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le tems

qui m'étoit laissé, je ne le quittois plus ; ou plutôt il ne me quittoit pas lui-même, car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel passer la journée avec lui sans congé : mais bientôt voyant qu'il m'obsédoit entièrement on lui défendit la porte, & je m'échauffai si bien, qu'oubliant tout, hors mon ami *Bâcle*, je n'allois ni chez M. l'abbé ni chez M. le Comte, & l'on ne me voyoit plus dans la maison. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte ; elle me fit entrevoir qu'il étoit possible que *Bâcle* ne s'en allât pas seul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour surcroît, j'entrevois Madame de *Warens*, mais dans un éloignement immense ; car pour retourner à Geneve, c'est à quoi je ne pensois jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages, se succédoient sans fin & sans cesse avec de nouveaux charmes ; ce bienheureux trajet sembloit devoir absorber ma vie en-

tière. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorsqu'à tout l'attrait de l'indépendance se joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, sans gêne, sans devoir, sans contrainte, sans obligation d'aller ou rester que comme il nous plairait? Il falloit être fou pour sacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les supposant réalisés un jour, ne valoient pas dans tout leur éclat un quart d'heure de vrai plaisir & de liberté dans la jeunesse.

Plein de cette sage fantaisie, je me conduisis si bien que je vins à bout de me faire chasser, & en vérité ce ne fut pas sans peine. Un soir comme je rentrais, le maître-d'hôtel me signifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit précisément ce que je demandois; car sentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois pour m'excuser l'injustice & l'ingratitude, croyant mettre ainsi les gens dans leur tort, & me justifier à moi-même un parti pris par nécessité. On me dit de la part du

Comte *Favria* d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ , & comme on voyoit que la tête m'ayant tourné, j'étois capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette visite à me donner quelque argent qu'on m'avoit destiné , & qu'assurément j'avois fort mal gagné : car, ne voulant pas me laisser dans l'état de valet , on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le Comte de *Favria* , tout jeune & tout étourdi qu'il étoit , me tint en cette occasion les discours les plus sensés , & j'oserois presque dire les plus tendres ; tant il m'exposa d'une manière flatteuse & touchante les soins de son oncle & les intentions de son grand-pere. Enfin , après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je sacrifiois pour courir à ma perte , il m'offrit de faire ma paix , exigeant pour toute condition que je ne visse plus ce petit malheureux qui m'avoit séduit.

Il étoit si clair qu'il ne disoit pas tout cela de lui-même , que malgré mon stupide aveuglement je sentis toute la bonté de mon vieux maître & j'en fus touché : mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait

hors de sens, je me raffermis, je m'en durcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment que puisqu'on m'avoit donné mon congé, je l'avois pris, qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire, & que, quoiqu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien résolu de ne jamais me faire chasser deux fois d'une maison. Alors ce jeune homme justement irrité, me donna les noms que je méritois, me mit hors de sa chambre par les épaules, & me ferma la porte aux talons. Moi, je sortis triomphant comme si je venois d'emporter la plus grande victoire, & de peur d'avoir un second combat à soutenir, j'eus l'indignité de partir, sans aller remercier M. l'abbé de ses bontés.

Pour concevoir jusqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur est sujet à s'échauffer sur les moindres choses & avec quelle force il se plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que soit quelquefois cet objet. Les plans les plus bisarres, les plus enfantins, les plus foux, viennent caresser mon idée favorite & me montrer de la vraisemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puisse son-

der sur une phiole vide la subsistance du reste de ses jours ? Or écoutez.

L'abbé de *Gouvon* m'avoit fait présent, il y avoit quelques semaines, d'une petite fontaine de heron fort jolie, & dont j'étois transporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage, nous pensâmes, le sage *Bâcle* & moi, que l'une pourroit bien servir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'aussi curieux qu'une fontaine de héron ? Ce principe fut le fondement sur lequel nous bâtimes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village assembler les payfans autour de notre fontaine, & là les repas & la bonne chere devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance que nous étions persuadés l'un & l'autre que les vivres ne coutent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les passans, c'est pure mauvaise volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que festins & noces, comptant que sans rien déboursier que le vent de nos poumons & l'eau de notre fontaine, elle pouvoit nous défrayer en Piémont, en Savoye, en France & par tout le monde. Nous faisions des pro-
jets

jets de voyage qui ne finissoient point, & nous dirigions d'abord notre course au nord, plutôt pour le plaisir de passer les alpes, que pour la nécessité supposée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan sur lequel je me mis en campagne, abandonnant sans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes espérances & l'attente d'une fortune presque assurée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la Cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles & toutes les grandes aventures dont l'espoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine & mon ami *Bâcle*, la bourse légèrement garnie, mais le cœur saturé de joie & ne songeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage presque aussi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la même manière ; car bien que notre fontaine amusât quelques momens dans les cabarets les hôteses & leurs servantes, il n'en falloit pas moins payer en sortant. Mais cela ne nous trou- bloit gueres & nous ne songions à tirer

parti tout de bon de cette ressource que quand l'argent viendrait à nous manquer. Un accident nous en évita la peine ; la fontaine se cassa près de Bramant , & il en étoit tems ; car nous sentions , sans oser nous le dire , qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant , & nous rîmes beaucoup de notre étourderie , d'avoir oublié que nos habits & nos souliers s'useroient , ou d'avoir cru les renouveler avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage aussi allégrement que nous l'avions commencé , mais filant un peu plus droit vers le terme , où notre bourse tarissant nous faisoit une nécessité d'arriver.

A Chambéri je devins pensif , non sur la sottise que je venois de faire : jamais homme ne prit si-tôt ni si bien son parti sur le passé ; mais sur l'accueil qui m'attendoit chez Madame de *Warens* ; car j'envisageois exactement sa maison comme ma maison paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le Comte de *Gouvon* ; elle savoit sur quel pied j'y étois , & en m'en félicitant elle m'avoit donné des leçons très-sages sur la manière dont je devois correspondre aux

bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme assurée si je ne la détruisois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver ? Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût me fermer sa porte ; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner ; je craignois ses reproches plus durs pour moi que la misère. Je résolus de tout endurer en silence , & de tout faire pour l'appaiser. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle seule : vivre dans sa disgrâce étoit une chose qui ne se pouvoit pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage dont je ne voulois pas lui donner le surcroît , & dont je craignois de ne pouvoir me débarrasser aisément. Je préparai cette séparation en vivant assez froidement avec lui la dernière journée. Le drôle me comprit ; il étoit plus fou que sot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconstance ; j'eus tort , mon ami *Bâcle* ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville , qu'il me dit ; te voilà chez toi , m'embrassa , me dit adieu , fit une pirouette , & disparut. Je n'ai jamais plus

entendu parler de lui. Notre connoissance & notre amitié durèrent en tout environ six semaines, mais les suites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maison de Madame de *Warens* ! mes jambes trembloient sous moi, mes yeux se couvroient d'un voile, je ne voyois rien, je n'entendois rien, je n'aurois reconnu personne ; je fus contraint de m'arrêter plusieurs fois pour respirer & reprendre mes sens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les secours dont j'avois besoin qui me troubloit à ce point ? A l'âge où j'étois, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles alarmes ? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté ; jamais en aucun tems de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me serrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ses vicissitudes, souvent sans asyle & sans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la misère. Au besoin j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit-là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant versé de pleurs

dans leur vie, mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pousser un soupir ni répandre une larme. Mon ame à l'épreuve de la fortune n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, & c'est quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire que je me suis senti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de Madame de *Warens* que son air me rassura. Je tressaillis au premier son de sa voix, je me précipite à ses pieds, & dans les transports de la plus vive joie je colle ma bouche sur sa main. Pour elle, j'ignore si elle avoit su de mes nouvelles, mais je vis peu de surprise sur son visage, & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit, me dit-elle d'un ton caressant, te revoilà donc ? Je savois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage ; je suis bien aise au moins qu'il n'ait pas aussi mal tourné que j'avois craint. Ensuite elle me fit compter mon histoire, qui ne fut pas longue, & que je lui fis très fidèlement, en supprimant cependant quelques articles ; mais au reste sans m'épargner ni m'excuser.

Il fut question de mon gîte. Elle consulta sa femme de chambre. Je n'osois respirer durant cette délibération, mais quand j'entendis que je coucherois dans la maison j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit destinée, à-peu-près comme *St. Preux* vit remiser sa chaise chez Madame de *Wolmar*. J'eus pour surcroît le plaisir d'apprendre que cette faveur ne seroit point passagere, & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre chose, j'entendis qu'elle disoit : on dira ce qu'on voudra, mais puisque la providence me le renvoye, je suis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établissement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il servit à le préparer. Quoique cette sensibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous soit l'ouvrage de la nature & peut-être un produit de l'organisation, elle a besoin de situations qui la développent. Sans ces causes occasionnelles, un homme né très-sensible ne sentiroit rien, & mourroit sans avoir connu son être. Tel

à-peu-près j'avois été jusqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, si je n'avois jamais connu Madame de *Warrens*, ou si même l'ayant connue, je n'avois pas vécu assez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des sentimens affectueux qu'elle m'inspira. J'oserai le dire; qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour & qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule; il est plus voluptueux, plus tendre; je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe; du moins je fus ami si jamais homme le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'est pas clair, mais il le deviendra dans la suite; les sentimens ne se décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maison, mais assez grande pour avoir une belle piece de réserve dont elle fit sa chambre de parade, & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit sur le passage dont j'ai parlé où se fit notre premiere entre-

vue, & au-delà du ruisseau & des jardins on découvroit la campagne. Cet aspect n'étoit pas pour le jeune habitant une chose indifférente. C'étoit depuis Bossey, la première fois que j'avois du verd devant mes fenêtres. Toujours masqué par des murs, je n'avois eu sous les yeux que des toits & le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut sensible & douce ! elle augmenta beaucoup mes dispositions à l'attendrissement. Je faisois de ce charmant paysage encore un des bienfaits de ma chère patronne : il me sembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi ; je m'y plaçois paisiblement auprès d'elle ; je la voyois partout entre les fleurs & la verdure ; ses charmes & ceux du printems se confondoient à mes yeux. Mon cœur jusqu'alors comprimé se trouvoit plus au large dans cet espace, & mes soupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez Madame de *Warens* la magnificence que j'avois vue à Turin, mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarcale avec laquelle le faste ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gi-

bier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers; mais l'une & l'autre étoient bien garnies au service de tout le monde, & dans des tasses de fayance elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir, étoit invité à dîner avec elle ou chez elle, & jamais ouvrier, messager ou passant ne sortoit sans manger ou boire. Son domestique étoit composé d'une femme de chambre fribourgeoise assez jolie, appelée *Merceret*, d'un valet de son pays appelé *Claude Anet*, dont il fera question dans la suite, d'une cuisinière & de deux porteurs de louage quand elle alloit en visite, ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente; cependant son petit revenu bien ménagé eût pu suffire à tout cela, dans un pays où la terre est très-bonne & l'argent très-rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite; elle s'endettoit, elle payoit, l'argent faisoit la navette & tout alloit.

La manière dont son ménage étoit monté étoit précisément celle que j'aurois choisie; on peut croire que j'en profitois avec plaisir. Ce qui m'en plaisoit moins étoit qu'il falloit rester très-long-tems à table. Elle supportoit avec peine la

premiere odeur du potage & des mets. Cette odeur la faisoit presque tomber en défaillance , & ce dégoût duroit long-tems. Elle se remettoit peu-à-peu , caussait , & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayoit le premier morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet intervalle : mon repas étoit fait long-tems avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençois de compagnie ; ainsi je mangeois pour deux , & ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux sentiment du bien-être , que j'éprouvois auprès d'elle , que ce bien-être dont je jouissois n'étoit même d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confiance de ses affaires , je les supposois en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé le mêmes agrémens dans sa maison par la suite ; mais , plus instruit de sa situation réelle , & voyant qu'ils anticiipoient sur ses rentes , je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour la familiarité la

plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le sien, & toujours nous demeurâmes *Petit* & *Maman*, même quand le nombre des années en eût presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manières, & sur-tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des mères qui jamais ne chercha son plaisir, mais toujours mon bien; & si les sens entrèrent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie qu'il m'étoit délicieux de caresser; je dis, caresser au pied de la lettre; car jamais elle n'imagina de m'épargner les baisers ni les plus tendres caresses maternelles, & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuser. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre espèce; j'en conviens, mais il faut attendre; je ne puis tout dire à la fois.

Le coup-d'œil de notre première entrevue fut le seul moment vraiment pas-

sionné qu'elle m'ait jamais fait sentir ; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la surprise. Mes regards indiscrets n'alloient jamais furetant sous son mouchoir , quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni transports ni desirs auprès d'elle : j'étois dans un calme ravissant , jouissant sans savoir de quoi. J'aurois ainsi passé ma vie & l'éternité même sans m'ennuyer un instant. Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette sécheresse de conversation qui me fait un supplice du devoir de la soutenir. Nos tête-à-têtes étoient moins des entretiens qu'un babil intarissable qui pour finir avoit besoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler , il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ses projets elle tomboit souvent dans la rêverie. Hé bien , je la laissois rêver ; je me taisois , je la contemplois , & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort singulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête , je le recherchois sans cesse , & j'en jouissois avec une passion qui dégénéroit en fureur , quand des importuns venoient le troubler. Sitôt que quelqu'un arrivoit, homme

ou femme, il n'importoit pas, je fortois en murmurant, ne pouvant souffrir de rester en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans son antichambre, maudissant mille fois ces éternels visiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne sentoís toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyois pas. Quand je la voyois je n'étois que content ; mais mon inquiétude en son absence alloit au point d'être douloureuse. Le besoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendrissement qui souvent alloient jusqu'aux larmes. Je me souviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de son image & du desir ardent de passer mes jours auprès d'elle. J'avois assez de sens pour voir que quant à présent cela n'étoit pas possible, & qu'un bonheur que je goûtois si bien seroit court. Cela donnoit à ma rêverie une tristesse qui n'avoit pourtant rien de sombre & qu'un espoir flatteur tempéroit. Le son des cloches qui m'a toujours singulièrement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour,

la douceur du paysage, les maisons épar-
ses & champêtres dans lesquelles je plaçois
en idée notre commune demeure ; tout
cela me frappoit tellement d'une impres-
sion vive, tendre, triste & touchante,
que je me vis comme en extase transporté
dans cet heureux tems & dans cet heu-
reux séjour, où mon cœur possédant
toute la félicité qui pouvoit lui plaire,
la goûtoit dans des ravissemens inexprimables, sans songer même à la volupté
des sens. Je ne me souviens pas de m'être
élancé jamais dans l'avenir avec plus de
force & d'illusion que je fis alors ; & ce
qui m'a frappé le plus dans le souvenir
de cette rêverie quand elle s'est réalisée,
c'est d'avoir retrouvé des objets tels exac-
tement que je les avois imaginés. Si ja-
mais rêve d'un homme éveillé eut l'air
d'une vision prophétique, ce fut assuré-
ment celui-là. Je n'ai été déçu que dans
sa durée imaginaire ; car les jours & les
ans & la vie entière s'y passoit dans une
inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet
tout cela n'a duré qu'un moment. Hé-
las ! mon plus constant bonheur fut en
songe. Son accomplissement fut presque
à l'instant suivi du réveil.

Je ne finirois pas si j'entrois dans le
détail de toutes les folies que le souvenir

de cette chere Maman me faisoit faire , quand je n'étois plus sous ses yeux. Combien de fois j'ai baïsé mon lit en songeant qu'elle y avoit couché , mes rideaux , tous les meubles de ma chambre en songeant qu'ils étoient à elle , que sa belle main les avoit touchés ; le plancher même sur lequel je me prosternois en songeant qu'elle y avoit marché. Quelquefois même en sa présence il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour seul sembloit pouvoir inspirer. Un jour à table , au moment qu'elle avoit mis un morceau dans sa bouche , je m'écrie que j'y vois un cheveu ; elle rejette le morceau sur son assiette , je m'en saisis avidement & l'avale. En un mot , de moi à l'amant le plus passionné il n'y avoit qu'une différence unique , mais essentielle , & qui rend mon état presque inconcevable à la raison.

J'étois revenu d'Italie , non tout-à-fait comme j'y étois allé ; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en est revenu. J'en avois rapporté non ma virginité , mais mon pucelage. J'avois senti le progrès des ans ; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré , & sa premiere éruption très-involontaire , m'avoit

donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avois vécu jusqu'alors. Bientôt rassuré j'appris ce dangereux supplément qui trompe la nature & sauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de désordres aux dépens de leur santé, de leur vigueur, & quelquefois de leur vie. Ce vice que la honte & la timidité trouvent si commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives; c'est de disposer pour ainsi dire à leur gré de tout le sexe, & de faire servir à leurs plaisirs la beauté qui les tente sans avoir besoin d'obtenir son aveu. Séduit par ce funeste avantage je travaillois à détruire la bonne constitution qu'avoit rétablie en moi la nature, & à qui j'avois donné le tems de se bien former. Qu'on ajoute à cette disposition le local de ma situation présente; logé chez une jolie femme, caressant son image au fond de mon cœur, la voyant sans cesse dans la journée; le soir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je fais qu'elle a couché. Que de stimulans! tel lecteur qui se les représente, me regarde déjà comme à demi-mort. Tout au contraire : ce qui

devoit me perdre, fut précisément ce qui me sauva, du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du desir ardent d'y passer mes jours, absente ou présente je voyois toujours en elle une tendre mere, une sœur chérie, une délicieuse amie, & rien de plus. Je la voyois toujours ainsi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image, toujours présente à mon cœur, n'y laissoit place à nulle autre; elle étoit pour moi la seule femme qui fût au monde, & l'extrême douceur des sentimens qu'elle m'inspiroit ne laissant pas à mes sens le tems de s'éveiller pour d'autres, me garantissoit d'elle & de tout son sexe. En un mot, j'étois sage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, dise qui pourra de quelle espece étoit mon attachement pour elle. Pour moi, tout ce que j'en puis dire est que s'il paroît déjà fort extraordinaire, dans la suite il le paroîtra beaucoup plus.

Je passois mon tems le plus agréablement du monde, occupé des choses qui me plaisoient le moins. C'étoit des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire; c'étoient des herbes à trier; des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à traver

tout cela venoient des foules de passans, de mendiens, de visites de toute espece. Il falloit entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frere lay. Je pestois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaîté, mes fureurs la faisoient rire aux larmes, & ce qui la faisoit rire encore plus, étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaisir de grogner étoient charmans, & s'il survenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en favoit encore tirer parti pour l'amusement en prolongeant malicieusement la visite, & me jetant des coups-d'œil pour lesquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abstenir d'éclater en me voyant contraint & retenu par la bienséance lui faire des yeux de possédé, tandis qu'au fond de mon cœur, & même en dépit de moi, je trouvois cela très-comique.

Tout cela, sans me plaire en soi, m'amusoit pourtant, parce qu'il faisoit partie d'une maniere d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui se faisoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me

faisoit faire , n'étoit selon mon goût , mais tout étoit selon mon cœur. Je crois que je serois parvenu à aimer la médecine, si mon dégoût pour elle n'eût fourni des scènes folâtres qui nous égayaient sans cesse : c'est peut-être la première fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, & ce qu'il y a de plaisant, est que je m'y trompois rarement. Elle me faisoit goûter des plus détestables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre; malgré ma résistance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents; quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & sucera. Quand tout son petit ménage étoit rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faisoit de l'opiate ou de l'élixir.

Mon tems ne se passoit pourtant pas tout entier à ces polissonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois : le Spectateur, Puffendorff, St Evremond, la Henriade. Quoique je n'eusse plus mon ancienne fureur

de lecture, par désœuvrement je lisois un peu de tout cela. Le Spectateur surtout me plut beaucoup & me fit du bien. M. L'abbé de *Gouyon* m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes; je m'exerçois à discerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe que je faisois avec tous nos Genevois par ces deux vers de la *Henriade*.

Soit qu'un ancien respect pour le sang de leurs maîtres,
Parlât encore pour lui dans le cœur de ces traîtres :

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troisieme personne du subjonctif; au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le présent de l'indicatif.

Quelquefois je causois avec Maman de mes lectures; quelquefois je lisois auprès d'elle; j'y prenois grand plaisir; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile aussi. J'ai dit qu'elle avoit l'esprit orné. Il étoit alors dans toute sa fleur. Plusieurs gens de lettres s'étoient empressés à lui plaire, & lui avoient appris

à juger des ouvrages d'esprit. Elle avoit, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant; elle ne parloit que de Bayle & faisoit grand cas de St Evremond, qui depuis long-tems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des sociétés choisies, & venue en Savoye encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays ce ton maniéré du pays de Vaud où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde, & ne savent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en passant, elle y avoit jetté un coup-d'œil rapide qui lui avoit suffi pour la connoître. Elle s'y conserva toujours des amis, & malgré de secrettes jalousies, malgré les murmures qu'excitoient sa conduite & ses dettes, elle n'a jamais perdu sa pension. Elle avoit l'expérience du monde, & l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le sujet favori de ses conversations, & c'étoit précisément, vu mes idées chimériques, la sorte d'instruction dont j'avois le plus grand besoin. Nous lisions ensemble la

Bruyere : il lui plaisoit plus que la Rochefoucault , livre triste & désolant , principalement dans la jeunesse où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il est. Quand elle moralisoit , elle se perdoit quelquefois un peu dans les espaces ; mais en lui baissant de tems en tems la bouche ou les mains je prenois patience , & ses longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le sentois & l'inquiétude de la voir finir étoit la seule chose qui en troubloit la jouissance. Tout en folâtrant Maman m'étudioit , m'observoit , m'interrogeoit , & bâtissoit pour ma fortune force projets dont je me serois bien passé. Heureusement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans , mes goûts , mes petits talens , il falloit trouver ou faire naître les occasions d'en tirer parti , & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculoient les momens de le mettre en œuvre , en la rendant plus difficile sur le choix des moyens ; enfin tout alloit au gré de mes desirs , grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi ; mais il en fallut rabattre , &

dès-lors , adieu la tranquillité. Un de ses parens appelé M. d'*Aubonne* la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit , intrigant , génie à projets comme elle , mais qui ne s'y ruinoit pas , une espece d'avanturier. Il venoit de proposer au Cardinal de Fleury un plan de lotterie très-composée , qui n'avoit pas été goûté. Il alloit le proposer à la Cour de Turin où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy & y devint amoureux de Madame l'Intendante , qui étoit une personne fort aimable , fort de mon goût , & la seule que je visse avec plaisir chez Maman. M. d'*Aubonne* me vit , sa parente lui parla de moi , il se chargea de m'examiner , de voir à quoi j'étois propre , & s'il me trouvoit de l'étoffe , de chercher à me placer.

Madame de *Warens* m'envoya chez lui deux ou trois matins de suite , sous prétexte de quelque commission & sans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jaser , se familiarisa avec moi , me mit à mon aise autant qu'il étoit possible , me parla de niaiseries & de toutes sortes de sujets. Le tout sans paroître m'observer , sans la moindre affec-

tation, & comme si, se plaissant avec moi, il eût voulu converser sans gêne. J'étois enchanté de lui. Le résultat de ses observations fut que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma physionomie animée, j'étois, sinon tout à fait inepte, au moins un garçon de peu d'esprit, sans idées, presque sans acquis, très-borné en un mot à tous égards, & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je dusse aspirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de *Warens*. Ce fut la seconde ou troisieme fois que je fus ainsi jugé; ce ne fut pas la dernière, & l'arrêt de M. *Masseron* a souvent été confirmé.

La cause de ces jugemens tient trop à mon caractère, pour n'avoir pas ici besoin d'explication: car en conscience, on sent bien que je ne puis sincèrement y souscrire, & qu'avec toute l'impartialité possible, quoiqu'aient pu dire M^{rs}. *Masseron*, d'*Aubonne*, & beaucoup d'autres, je ne les saurois prendre au mot.

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la maniere. Un tempérament très-ardent,

ardent, des passions vives, impétueuses, & des idées lentes à naître, embarrassées, & qui ne se présentent jamais qu'après-coup. On diroit que mon cœur & mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame, mais au lieu de m'éclairer il me brûle & m'éblouit. Je sens tout & je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide ; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellens impromptus à loisir ; mais sur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoye qui se retourna, faisant route, pour crier ; *à votre gorge, marchand de Paris*, je dis, me voilà.

Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent

fourdement ; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir , m'échauffer , me donner des palpitations ; & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement ; je ne saurois écrire un seul mot , il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'appaise , ce cahos se débrouille ; chaque chose vient se mettre à sa place , mais lentement & après une longue & confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opera en Italie ? Dans les changemens de scene il regne sur ces grands théâtres un désordre désagréable , & qui dure assez long-temps : toutes les décorations sont entremêlées ; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine ; on croit que tout va renverser. Cependant peu-à-peu tout s'arrange , rien ne manque , & l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à-peu-près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois su premierement attendre , & puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes , peu d'Auteurs m'auroient surpassé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés ,

barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table & de mon papier : c'est à la promenade au milieu des rochers & des bois ; c'est la nuit dans mon lit & durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau, l'on peut juger avec quelle lenteur, surtout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De-là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté, comme les lettres ; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au supplice. Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne fais ni commencer ni finir, ma lettre est un long & confus verbiage ; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-seulement les idées me coûtent à rendre , elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes & je me crois assez bon observateur. Cependant je ne fais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle , & je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit , de tout ce qu'on fait , de tout ce qui se passe en ma présence , je ne sens rien , je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu , le tems , le ton , le regard , le geste , la circonstance , rien ne m'échappe. Alors sur ce qu'on a fait ou dit , je trouve ce qu'on a pensé , & il est rare que je me trompe.

Si peu maître de mon esprit seul avec moi-même , qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation , où , pour parler à propos , il faut penser à la fois & sur le champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances dont je suis sûr d'oublier au moins quelque'une , suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle : car à chaque mot il faudroit passer en revue tous les gens qui sont là : il faudroit connoître tous leurs caractères , savoir leurs histoires , pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quel-

qu'un. Là-dessus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus surs de ce qu'ils disent : encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! Il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire ; la nécessité de parler toujours. Quand on vous parle, il faut répondre, & si l'on ne dit mot, il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur le champ & toujours. Je ne fais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que pour payer plutôt ma dette j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées, trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire assez comprendre comment n'étant pas un sot, j'ai cependant souvent passé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma physionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente frustrée rend plus choquante aux autres ma stupidité. Ce détail qu'une occasion particuliere a fait naître n'est pas inutile à ce qui doit suivre. Il contient la clef de bien des choses extraordinaires qu'on m'a vu faire, & qu'on attribue à une humeur sauvage que je n'ai point. J'aimerois la société comme un autre, si je n'étois sûr de m'y montrer non-seulement à mon désavantage, mais tout autre que je ne suis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher est précisément celui qui me convenoit. Moi présent on n'auroit jamais su ce que je valois, on ne l'auroit pas soupçonné même ; & c'est ce qui est arrivé à Madame *Dupin*, quoique femme d'esprit, & quoique j'aye vécu dans sa maison plusieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce tems-là. Au reste tout ceci souffre de certaines exceptions, & j'y reviendrai dans la suite.

La mesure de mes talens ainsi fixée,

l'état qui me convenoit ainsi désigné , il ne fut plus question pour la seconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études & que je ne savois pas même assez de latin pour être Prêtre. Madame de *Warrens* imagina de me faire instruire au séminaire pendant quelque tems. Elle en parla au supérieur ; c'étoit un lazariste appelé *M. Gros*, bon petit homme à moitié borgne , maigre , grison , le plus spirituel & le moins pédant lazariste que j'aye connu ; ce qui n'est pas beaucoup dire , à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit , le caressoit , l'agaçoit même , & se faisoit quelquefois lacer par lui , emploi dont il se chargeoit assez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction , elle couroit par la chambre de côté & d'autre , faisant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet , Monsieur le supérieur suivoit en grondant , & disant à tout moment ; mais Madame , tenez-vous donc. Cela faisoit un sujet assez pittoresque.

M. Gros se prêta de bon cœur au projet de Maman. Il se contenta d'une pension très modique , & se chargea de l'instruction. Il ne fut question que du consentement de l'Evêque , qui non-seu-

lement l'accorda , mais qui voulut payer la pension. Il permit aussi que je restasse en habit laïque , jusqu'à ce qu'on pût juger par un essai du succès qu'on devoit espérer.

Quel changement ! Il fallut m'y soumettre. J'allai au séminaire comme j'aurois été au supplice. La triste maison qu'un séminaire ; sur-tout pour qui sort de celle d'une aimable femme. J'y portois un seul livre que j'avois prié Maman de me prêter , & qui me fut d'une grande ressource. On ne devinera pas quelle sorte de livre c'étoit : un livre de musique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés , la musique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix , chantoit passablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaisance de me donner quelques leçons de chant , & il fallut commencer de loin , car à peine savois-je la musique de nos psaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues , loin de me mettre en état de solfier ne m'apprirent pas le quart des signes de la musique. Cependant j'avois une telle passion pour cet art , que je voulus essayer de m'exercer seul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles ; c'étoient les cantates de

Clerambault. On concevra quelle fut mon application & mon obstination, quand je dirai que sans connoître ni transposition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter sans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'*Alphée & Arétuse*; & il est vrai que cet air est scandé si juste, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur mesure pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au séminaire un maudit lazarisite qui m'entreprit & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enseigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier au lieu de barbe; son sourire étoit sardonique; ses membres jouoient comme les poulies d'un manequin: j'ai oublié son odieux nom; mais sa figure effrayante & douceuse m'est bien restée, & j'ai peine à me la rappeler sans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieusement son crasseux bonnet quarré pour me faire signe d'entrer dans sa chambre, plus affreuse pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraste d'un pareil

maître pour le disciple d'un Abbé de Cour !

Si j'étois resté deux mois à la merci de ce monstre , je suis persuadé que ma tête n'y auroit pas résisté. Mais le bon M. *Gros* qui s'apperçut que j'étois triste , que je ne mangeois pas , que je maigrissois , devina le sujet de mon chagrin ; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête , & par un autre contraste encore plus marqué me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune abbé Faucigneran , appelé M. *Gâtier* qui faisoit son séminaire & qui par complaisance pour M. *Gros* , & je crois , par humanité , vouloit bien prendre sur ses études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de physionomie plus touchante que celle de M. *Gâtier*. Il étoit blond & sa barbe tiroit sur le roux. Il avoit le maintien ordinaire aux gens de sa province , qui sous une figure épaisse cachent tous beaucoup d'esprit ; mais ce qui se marquoit vraiment en lui étoit une ame sensible , affectueuse , aimante. Il y avoit dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur , de tendresse & de tristesse , qui faisoit qu'on ne

pouvoit le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune homme, on eût dit qu'il prévoyoit sa destinée, & qu'il se sentoît né pour être malheureux.

Son caractère ne démentoît point sa physionomie. Plein de patience & de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pastant pour me le faire aimer, son prédécesseur avoit rendu cela très-facile. Cependant malgré tous le tems qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre, & quoiqu'il s'y prît très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon pere & M. *Lambersier*. Le peu que je fais de plus, je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit impatient de toute espece de joug ne peut s'asservir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif. De peur d'impatisenter celui qui me parle, je feins d'entendre; il va en avant & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu, *M. Gâtier* s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire dans une paroisse il avoit fait un enfant à une fille, la seule dont avec un cœur très-tendre il eût jamais été amoureux. Ce fut un scandale effroyable dans un diocèse administré très-sévèrement. Les Prêtres, en bonne regle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance il fut mis en prison, diffamé, chassé. Je ne fais s'il aura pu dans la suite rétablir ses affaires; mais le sentiment de son infortune profondément gravé dans mon cœur me revint quand j'écrivis l'*Emile*, & réunissant *M. Gâtier* avec *M. Gaimé*, je fis de ces deux dignes Prêtres l'original du vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ses modeles.

Pendant que j'étois au séminaire, *M. d'Aubonne* fut obligé de quitter Annecy. M***. s'avisa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à sa femme. C'étoit

faire comme le chien du jardinier ; car quoique Madame * * *. fût aimable , il vivoit fort mal avec elle : & la traitoit si brutalement qu'il fut question de séparation. M * * *. étoit un vilain homme , noir comme une taupe , fripon comme une chouette , & qui à force de vexations , finit par se faire chasser lui-même. On dit que les Provençaux se vengent de leurs ennemis par des chansons ; M. d'*Aubonne* se vengea du sien par une comédie : il envoya cette piece à Madame de *Warens* qui me la fit voir. Elle me plut & me fit naître la fantaisie d'en faire une pour essayer si j'étois en effet aussi bête que l'auteur l'avoit prononcé : mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant l'*amant de lui-même*. Ainsi quand j'ai dit dans la préface de cette piece que je l'avois écrite à dix-huit ans , j'ai menti de quelques années.

C'est à-peu-près à ce tems-ci que se rapporte un événement peu important en lui-même , mais qui a eu pour moi des suites , & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les semaines j'avois une fois la permission de sortir ; je n'ai pas besoin de dire quel usage j'en faisois. Un dimanche

que j'étois chez Maman , le feu prit à un bâtiment des Cordeliers attenant à la maison qu'elle occupoit. Ce bâtiment où étoit leur four étoit plein jusqu'au comble de fascines seches. Tout fut embrasé en très-peu de tems. La maison étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On se mit en devoir de déménager en hâte & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruisseau dont j'ai parlé. J'étois si troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit sous la main , jusqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à soulever : j'étois prêt à y jeter de même une grande glace , si quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque qui étoit venu voir Maman ce jour-là ne resta pas, non plus, oisif. Il l'emmena dans le jardin où il se mit en prieres avec elle & tous ceux qui étoient là, en sorte qu'arrivant quelque tems après je vis tout le monde à genoux & m'y mis comme les autres. Durant la priere du saint homme le vent changea , mais si brusquement & si à propos que les flammes qui couvroient la maison & entroient déjà par les

fenêtres furent portées de l'autre côté de la cour, & la maison n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de *Bernex* étant mort, les Antonins, ses anciens confreres, commencerent à recueillir les pieces qui pouvoient servir à sa béatification. A la priere du P. *Boudet* je joignis à ces pieces une attestation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien; mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evêque en priere, & durant sa priere j'avois vu le vent changer, & même très-à propos : voilà ce que je pouvois dire & certifier : mais qu'une de ces deux choses fût la cause de l'autre, voilà ce que je ne devois pas attester, parce que je ne pouvois le savoir. Cependant autant que je puis me rappeler mes idées, alors sincèrement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux si naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil secret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aiderent à me séduire, & ce qu'il y a de sûr est que si ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prieres, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorsque

j'eus publié les *Lettres de la montagne*, M. Fréron déterra ce certificat, je ne fais comment, & en fit usage dans ses feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuse & l'à-propos me parut à moi-même très-plaisant.

J'étois destiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. Gâtier eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fut possible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pousser mes études. Aussi l'Evêque & le Supérieur se rebuterent-ils, & on me rendit à Madame de *Warrens* comme un sujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre; au reste assez bon garçon, disoit-on, & point vicieux; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebutans sur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe son livre de musique dont j'avois tiré si bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuse étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire musicien. L'occasion étoit commode. On faisoit chez elle au moins une fois la semaine de la musique, &

le maître de musique de la cathédrale qui dirigeoit ce petit concert venoit la voir très-souvent. C'étoit un Parisien nommé M. le *Maître*, bon compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore, assez bien fait, peu d'esprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire sa connoissance ; je m'attachois à lui, je ne lui déplaisois pas : on parla de pension ; l'on en convint. Bref, j'entraî chez lui, & j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman, nous étions chez elle en un moment, & nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise toujours chantante & gaie, avec les musiciens & les enfans de chœur, me plaisoit plus que celle du séminaire avec les peres de St. Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers, je ne sortis pas une seule fois que pour aller chez Maman ou à l'église, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, & que je me suis rap-

pellés avec le plus de plaisir. Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel sentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en suis affecté comme si j'y étois encore. Non-seulement je me rappelle les tems, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnans la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que là, & dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtrise, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faisoit, le bel & noble habit des Chanoines, les chasubles des Prêtres, les mitres des chantres, la figure des musiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebasse, un petit abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de soutane qu'après avoir posé son épée, M. le *Maître* endossoit par-dessus son habit laïque, & le beau surplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur : l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec m'établir dans l'orchestre à la tribune, pour un petit bout de récit que M. le *Maître* avoit fait exprès pour moi : le bon dîné

qui nous attendoit ensuite, le bon appétit qu'on y portoit; ce concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant & plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme syderum* qui marche par jambes; parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour sur le perron de la cathédrale, selon un rite de cette Eglise-là. Mlle. *Merceret*, femme-de-chambre de Maman, savoit un peu de musique: je n'oublierai jamais un petit motet *afferte* que M. le Maître me fit chanter avec elle & que sa maîtresse écoutoit avec tant de plaisir. Enfin tout jusqu'à la bonne servante *Perrine* qui étoit si bonne fille & que les enfans de chœur faisoient tant endêver, tout dans les souvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence revient souvent me ravir & m'attrister.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an sans le moindre reproche; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de sottise, & je n'en fis point tant que je fus sous les yeux de Maman. Elle me conduisoit, & me conduisoit tou-

jours bien ; mon attachement pour elle étoit devenu ma seule passion , & ce qui prouve que ce n'étoit pas une passion folle c'est que mon cœur formoit ma raison. Il est vrai qu'un seul sentiment absorbant pour ainsi dire toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre ; pas même la musique , bien que j'y fisse tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute ; la bonne volonté y étoit toute entière , l'assiduité y étoit. J'étois distrait , rêveur , je soupirois ; qu'y pouvois-je faire ? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendît de moi ; mais pour que je fisse de nouvelles folies , il ne falloit qu'un sujet qui vînt me les inspirer. Ce sujet se présenta ; le hasard arrangea les choses , & comme on verra dans la suite , ma mauvaise tête en tira parti.

Un soir du mois de Février qu'il faisoit bien froid , comme nous étions tous autour du feu , nous entendîmes frapper à la porte de la rue. *Perrine* prend sa lanterne , descend , ouvre : un jeune homme entre avec elle , monte , se présente d'un air aisé , & fait à M. le Maître un compliment court & bien tourné , se donnant pour un musicien françois que le mauvais état de ses finances for-

çoit de vicarier pour passer son chemin.
 A ce mot de musicien françois le cœur
 treffaillit au bon le *Maître* ; il aimoit
 passionnément son pays & son art. Il
 accueillit le jeune passager, lui offrit le
 gîte dont il paroissoit avoir grand besoin
 & qu'il accepta sans beaucoup de façon.
 Je l'examinai tandis qu'il se chauffoit &
 qu'il jasoit en attendant le soupé. Il étoit
 court de stature mais large de quarrure ;
 il avoit je ne fais quoi de contrefait
 dans sa taille sans aucune difformité par-
 ticuliere ; c'étoit pour ainsi dire un bossu
 à épaules plates, mais je crois qu'il
 boitoit un peu. Il avoit un habit noir
 plutôt usé que vieux, & qui tomboit
 par pieces, une chemise très fine & très-
 sale, de belles manchettes d'effilé, des
 guêtres dans chacune desquelles il au-
 roit mis ses deux jambes, & pour se
 garantir de la neige un petit chapeau à
 porter sous le bras. Dans ce comique
 équipage il y avoit pourtant quelque
 chose de noble que son maintien ne dé-
 mentoit pas ; sa physionomie avoit de
 la finesse & de l'agrément, il parloit
 facilement & bien, mais très-peu mo-
 destement. Tout marquoit en lui un
 jeune débauché qui avoit eu de l'éduca-
 tion & qui n'alloit pas gueusant comme un

gueux, mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit *Venture de Villeneuve*, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans sa route, & oubliant un peu son rôle de musicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le Parlement.

Pendant le souper on parla de musique, & il en parla bien. Il connoissoit tous les grands virtuoses, tous les ouvrages célèbres, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands seigneurs. Sur tout ce qu'on disoit il paroissoit au fait; mais à peine un sujet étoit-il entamé qu'il brouilloit l'entretien par quelque polissonnerie qui faisoit rire & oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un samedi; il y avoit le lendemain musique à la cathédrale. M. le *Maître* lui propose d'y chanter; *très-volontiers*; lui demande quelle est sa partie? *la Haute-contre*, & il parle d'autre chose. Avant d'aller à l'église on lui offrit sa partie à prévoir; il n'y jeta pas les yeux. Cette gasconade surprit le *Maître*: vous verrez, me dit-il à l'oreille qu'il ne fait pas une note de musique. J'en ai grand'peur, lui répondis-je. Je les suivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me bat-

tit d'une terrible force ; car je m'intéressois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. Il chanta ses deux récits avec toute la justesse & tout le goût imaginables, & qui plus est avec une très-jolie voix. Je n'ai gueres eu de plus agréable surprise. Après la messe M. *Venture* reçut des complimens à perte de vue des chanoines & des musiciens, auxquels il répondoit en polissonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. le *Maître* l'embrassa de bon cœur ; j'en fis autant : il vit que j'étois bien aise, & cela parut lui faire plaisir.

On conviendra je m'assure, qu'après m'être engoué de M. *Bâcle*, qui tout compté n'étoit qu'un manan, je pouvois m'engouer de M. *Venture* qui avoit de l'éducation, des talens, de l'esprit, de l'usage du monde, & qui pouvoit passer pour un aimable débauché. C'est aussi ce qui m'arriva, & ce qui seroit arrivé, je pense, à tout autre jeune homme à ma place, d'autant plus facilement encore qu'il auroit eu un meilleur tact pour sentir le mérite, & un meilleur goût pour s'y attacher : car *Venture* en avoit, sans contredit, & il en avoit sur-tout un bien rare à son âge,

celui de n'être point pressé de montrer son acquis. Il est vrai qu'il se vantoit de beaucoup de choses qu'il ne savoit point ; mais pour celles qu'il savoit & qui étoient en assez grand nombre , il n'en disoit rien : il attendoit l'occasion de les montrer ; il s'en prévaloit alors sans empressement , & cela faisoit le plus grand effet. Comme il s'arretoit après chaque chose sans parler du reste , on ne savoit plus quand il auroit tout montré. Badin , folâtre , inépuisable , séduisant dans la conversation , souriant toujours & ne riant jamais , il disoit du ton le plus élégant les choses les plus grossières & les faisoit passer. Les femmes mêmes les plus modestes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau sentir qu'il falloit se fâcher , elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues , & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes , mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la société des gens qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables , dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime , il restât borné long-tems à la sphere des musiciens.

Mon goût pour M. *Venture* , plus raisonnable

sonnable dans sa cause , fut aussi moins extravagant dans ses effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. *Bâcle*. J'aimois à le voir , à l'entendre , tout ce qu'il faisoit me paroïssoit charmant, tout ce qu'il disoit me sembloit des oracles : mais mon engouement n'alloit point jusqu'à ne pouvoir me séparer de lui. J'avois à mon voisinage un bon préservatif contre cet excès. D'ailleurs trouvant ses maximes très-bonnes pour lui, je sentoïis qu'elles n'étoient pas à mon usage ; il me falloit une autre sorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée , & dont je n'osois même lui parler , bien sûr qu'il se seroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec transport ; le *Maître* lui en parloit avec éloges. Elle consentit qu'on le lui amenât : mais cette entrevue ne réussit point du tout : il la trouva précieuse ; elle le trouva libertin, & s'alarmant pour moi d'une aussi mauvaise connoissance , non-seulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit si fortement les dangers que je courois avec ce jeune homme, que je devins un peu plus circonspect à m'y

livrer, & très-heureusement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fûmes bientôt séparés.

M. le *Maître* avoit les goûts de son art ; il aimoit le vin. A table , cependant il étoit sobre ; mais en travaillant dans son cabinet il falloit qu'il bût. Sa servante le savoit si bien que sitôt qu'il préparoit son papier pour composer & qu'il prenoit son violoncelle , son pot & son verre arrivoient l'instant d'après , & le pot se renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être absolument ivre , il étoit presque toujours pris de vin , & en vérité c'étoit dommage , car c'étoit un garçon essentiellement bon , & si gai que Maman ne l'appelloit que *petit-chat*. Malheureusement il aimoit son talent , travailloit beaucoup , & buvoit de même. Cela prit sur sa santé & enfin sur son humeur ; il étoit quelquefois ombrageux & facile à offenser. Incapable de grossièreté , incapable de manquer à qui que ce fût , il n'a jamais dit une mauvaise parole , même à un de ses enfans de chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer , & cela étoit juste. Le mal étoit qu'ayant peu d'esprit il ne discernoit pas les tons & les caractères , &

prenoit souvent la mouche sur rien.

L'ancien chapitre de Geneve, où jadis tant de Princes & d'Evêques se faisoient un honneur d'entrer, a perdu dans son exil son ancienne splendeur, mais il a conservé sa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne, & s'il est un orgueil pardonnable après celui qui se tire du mérite personnel, c'est celui qui se tire de la naissance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages les traitent d'ordinaire avec assez de hauteur. C'est ainsi que les chanoines traitoient souvent le pauvre le *Maître*. Le chantre sur-tout, appelé M. l'Abbé de *Vidonne*, qui, du reste étoit un très-galant homme, mais trop plein de sa noblesse, n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ses talens, & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la semaine sainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de règle que l'Evêque donnoit aux chanoines, & où le *Maître* étoit toujours invité. Le chantre lui fit quelque passe-droit & lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit sur le champ la résolution de s'enfuir la

nuît suivante, & rien ne put l'en faire démordre, quoique *Madame de Warens*, à qui il alla faire ses adieux, n'épargnât rien pour l'appaiser. Il ne put renoncer au plaisir de se venger de ses tyrans, en les laissant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, tems où l'on avoit le plus grand besoin de lui. Mais ce qui l'embarrassoit lui-même, étoit sa musique qu'il vouloit emporter, ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caisse assez grosse & fort lourde, qui ne s'emportoit pas sous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à sa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant résolu de partir comme que ce fut, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'ose dire qu'elle le devoit. Le *Maître* s'étoit consacré, pour ainsi dire, à son service. Soit en ce qui tenoit à son art, soit en ce qui tenoit à ses soins, il étoit entièrement à ses ordres, & le cœur avec lequel il les suivoit, donnoit à sa complaisance un nouveau prix. Elle ne faisoit donc que rendre à un ami dans une occasion essentielle ce qu'il faisoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans; mais

elle avoit une ame qui , pour remplir de pareils devoirs , n'avoit pas besoin de songer que ç'en étoient pour elle. Elle me fit venir , m'ordonna de suivre M. le *Maître* au moins jusqu'à Lyon , & de m'attacher à lui aussi long-tems qu'il auroit besoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le desir de m'éloigner de *Venture* étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle consulta Claude *Anet* son fidele domestique pour le transport de la caisse. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de somme qui nous feroit infailliblement découvrir , il falloit , quand il seroit nuit , porter la caisse à bras jusqu'à une certaine distance , & louer ensuite un âne dans un village , pour la transporter jusqu'à Seyssel , où étant sur terres de France nous n'aurions plus rien à risquer. Cet avis fut suivi : nous partîmes le même soir à sept heures , & Maman , sous prétexte de payer ma dépense , grossit la petite bourse du pauvre petit-chat d'un surcroît qui ne lui fut pas inutile. Claude *Anet* , le jardinier & moi , portâmes la caisse comme nous pûmes jusqu'au premier village , où un âne nous relaya , & la même nuit nous nous rendîmes à Seyssel.

Je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des tems où je suis si peu semblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un autre homme de caractère tout opposé. On en va voir un exemple. M. *Reydelet*, curé de Seyssel, étoit chanoine de St Pierre, par conséquent de la connoissance de M. le *Maître*, & l'un des hommes dont il devoit le plus se cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous présenter à lui, & lui demander gîte sous quelque prétexte, comme si nous étions là du consentement du chapitre. Le *Maître* goûta cette idée qui rendoit sa vengeance moqueuse & plaisante. Nous allâmes donc effrontément chez M. *Reydelet*, qui nous reçut tres-bien. Le *Maître* lui dit qu'il alloit à Bellay à la priere de l'Evêque diriger sa musique aux fêtes de Pâques, qu'il comptoit repasser dans peu de jours, & moi à l'appui de ce mensonge, j'en enfilai cent autres si naturels, que M. *Reydelet* me trouvant joli garçon, me prit en amitié & me fit mille caresses. Nous fûmes bien régalez, bien couchés, M. *Reydelet* ne savoit quelle chere nous faire; & nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, avec promesse de nous arrêter plus long tems

au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fussions seuls pour commencer nos éclats de rire , & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y pensant ; car on ne sauroit imaginer une espièglerie mieux soutenue ni plus heureuse. Elle nous eut égayés durant toute la route , si M. le *Maître*, qui ne cessoit de boire & de battre la campagne , n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-sujet , & qui ressembloit fort à l'épilepsie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayèrent , & dont je pensai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allâmes à Bellay passer les fêtes de Pâques comme nous l'avions dit à M. *Reydelet* ; & quoique nous n'y fussions point attendus , nous fûmes reçus du maître de musique & 'accueillis de tout le monde avec grand plaisir. M. le *Maître* avoit de la considération dans son art & la méritoit. Le maître de musique de Bellay se fit honneur de ses meilleurs ouvrages , & tâcha d'obtenir l'approbation d'un si bon juge : car outre que le *Maître* étoit connoisseur , il étoit équitable , point jaloux , & point flagorneur. Il étoit si supérieur à tous ces maî-

tres de musique de province , & ils le sentoient si bien eux-mêmes , qu'ils le regardoient moins comme leur confrere que comme leur chef.

Après avoir passé très agréablement quatre ou cinq jours à Bellay , nous en repartîmes & continuâmes notre route , sans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon , nous fûmes loger à notre Dame de pitié , & en attendant la caisse , qu'à la faveur d'un autre mensonge nous avions embarquée sur le Rhône par les soins de notre bon patron M. *Reydelet* , M. le *Maître* alla voir ses connoissances , entr'autres le Pere *Caion* , cordelier , dont il sera parlé dans la suite , & l'abbé *Dortan* , comte de Lyon. L'un & l'autre le reçurent bien , mais ils le trahirent , comme on verra tout-à-l'heure ; son bonheur s'étoit épuisé chez M. *Reydelet*.

Deux jours après notre arrivée à Lyon , comme nous passions dans une petite rue non loin de notre auberge , le *Maître* fut surpris d'une de ses atteintes , & celle là fut si violente que j'en fus saisi d'effroi. Je fis des cris , appellai du secours , nommai son auberge & suppliai qu'on l'y fît porter ; puis tandis qu'on

s'assembloit & s'empressoit autour d'un homme tombé sans sentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaissé du seul ami sur lequel il eût dû compter. Je pris l'instant où personne ne songeoit à moi, je tournai le coin de la rue & je disparus. Graces au ciel j'ai fini ce troisieme aveu pénible; s'il m'en restoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il en est resté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu; mais ce que j'ai à dire dans le livre suivant est presque entièrement ignoré. Ce sont les plus grandes extravagances de ma vie, & il est heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête montée au ton d'un instrument étranger étoit hors de son diapason; elle y revint d'elle même, & alors je cessai mes folies, ou du moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeunesse est celle dont j'ai l'idée la plus confuse. Rien presque ne s'y est passé d'assez intéressant à mon cœur pour m'en retracer vivement le souvenir, & il est difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens successifs, je ne fasse

pas quelques transpositions de tems ou de lieu. J'écris absolument de mémoire, sans monumens, sans matériaux qui puissent me la rappeler. Il y a des événemens de ma vie qui me sont aussi présents que s'ils venoient d'arriver ; mais il y a des lacunes & des vides que je ne peu remplir qu'à l'aide de récits aussi confus que le souvenir qui m'en est resté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois, & j'en pourrai faire encore sur des bagatelles, jusqu'au tems où j'ai de moi des renseignemens plus sûrs ; mais en ce qui importe vraiment au sujet je suis assuré d'être exact & fidele, comme je tâcherai toujours de l'être en tout : voilà sur quoi l'on peut compter.

Sitôt que j'eus quitté M. le *Maître* ma résolution fut prise, & je repartis pour Annecy. La cause & le mystere de notre départ m'avoit donné un grand intérêt pour la sûreté de notre retraite ; & cet intérêt m'occupant tout entier, avoit fait diversion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arriere : mais dès que la sécurité me laissa plus tranquille le sentiment dominant reprit sa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de desir pour rien

que pour retourner auprès de Maman. La tendresse & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faisois pas un pas sans sentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc aussi-tôt que cela me fut possible. Mon retour fut si prompt & mon esprit si distrait que, quoique je me rappelle avec tant de plaisir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre souvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, sinon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge sur-tout si cette dernière époque a dû sortir de ma mémoire ! en arrivant je ne trouvai plus Madame de *Warens* : elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien su le secret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en suis très-sûr, si je l'en avois pressée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du secret de ses amis. Mon cœur, uniquement occupé du présent, en remplit toute sa capacité, tout son espace, & hors les plaisirs passés qui font déformais mes uniques jouissances, il n'y

reste pas un coin de vide pour ce qui n'est plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit, est que dans la révolution causée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée, & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'Aubonne, chercher le même avantage à la cour de France, où elle m'a souvent dit qu'elle l'eût préféré; parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y est pas si désagréablement surveillé. Si cela est, il est bien étonnant qu'à son retour on ne lui ait pas fait plus mauvais visage, & qu'elle ait toujours joui de sa pension sans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commission secrète, soit de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires à la cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, soit de la part de quelqu'un plus puissant encore, qui fut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de sûr, si cela est, est que l'ambassadrice n'étoit pas mal choisie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens nécessaires pour se bien tirer d'une négociation.

Fin du Livre troisieme.

LES



